

des LETTRES marché

ASSOCIATION CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS TÉL. 01 44 32 05 95 FAX 01 44 32 05 91 marchedelapoesie.com



Montjoie Saint-Sulpice !

MARCHÉ DES LETTRES RÉAPPARAÎT

Après quatorze années de silence ; après un premier numéro publié à l'occasion du 7^e Marché de la Poésie, en 1988, deux numéros étaient publiés l'année suivante, en partenariat avec Distique, alors dirigée par Bernard de Fréminville, diffusés en librairie à 65 000 exemplaires. Aujourd'hui *Marché des Lettres* renaît pour soutenir le *Marché de la Poésie* et ses éditeurs. Ce numéro 4 aurait pu être totalement consacré à l'information des éditeurs, être le premier d'une nouvelle série. L'actualité en a décidé autrement : elle nous conduit à lutter contre la disparition du *Marché de la Poésie* et ce qu'il défend, à jeter sur la place publique un débat sur la « petite édition ».

En effet, malgré un incontestable succès, les moyens manquent pour continuer efficacement. Ce numéro est l'occasion de (re)lancer le débat et de poursuivre pleinement notre rôle de communication et d'information sur le travail que seuls peuvent assumer ceux que l'on a pris singulièrement l'habitude d'appeler « petits éditeurs ». D'un événement local, nous avons su faire un événement régional, national et même international. Allez, l'heure est à la fête ! Une fête de quatre jours sans relâche ; alors *¡ Que viva Poesía !*

JEAN-MICHEL PLACE

NOUS SOMMES en juin 1986, sur cette même place Saint-Sulpice où se déroule le 4^e *Marché de la Poésie*.

L'événement est jeune, mais attire déjà les amateurs parisiens et provinciaux en grand nombre. Jean-Michel Place continue à voir loin, il sait que pour durer il faut sans cesse améliorer, progresser, inventer, c'est la loi du genre. La toute petite équipe, passionnée, est disponible pour l'aventure. Marc Delouze s'associe alors à l'événement et propose de l'élargir en produisant deux soirées, ou plutôt deux longues nuits, qui seront les premières d'une série qui se poursuit et tente de se renouveler année après année. *La Symphonie, cérémonie poétique, musicale, magique* – c'est le nom du spectacle – fera ensuite le tour de France et produira des spectacles poétiques

Serge Pey marche et démarche

Arlette Albert-Birot

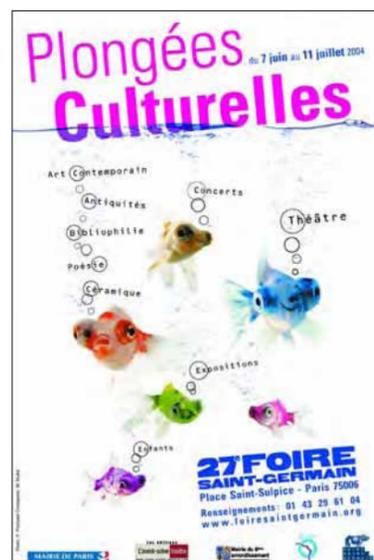
inouïs. Mais les contingences sont là, contraignantes, qui vont limiter les ambitions. Le tour de France se résumera à un tour de la place Saint-Sulpice. La Mairie du 6^e, qui nous accueille déjà dans le cadre de la Foire Saint-Germain, comprend que cette *Symphonie* est l'occasion de renouer avec la grande tradition séculaire des Foires parisiennes : le *Marché* peut investir la salle des fêtes, y drainer les spectateurs qui n'oublieront jamais les tours poétiques du mage Abdul Alafrez et quelques autres numéros d'aussi bonne facture. Pour ma part, je quitte la place Saint-Sulpice de temps à autre pour suivre furtivement quelques rares moments des soirées dont je suis vraiment frustrée.

Le samedi après-midi, un des nôtres m'interpelle avec véhémence : toutes affaires cessantes, je dois sur le champ aller écouter, voir, suivre un drôle de



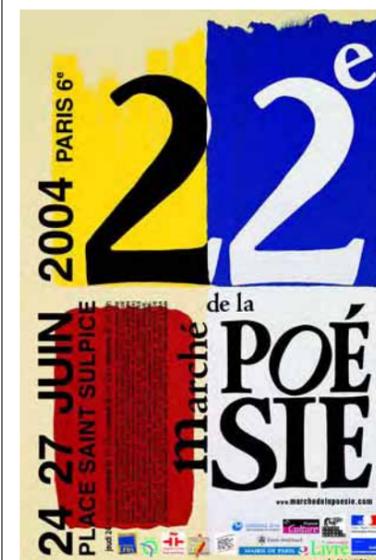
personnage qui déclame dans les allées du *Marché*, au rythme d'un bâton. Je m'y rends plus que sceptique, presque réticente. Là je découvre, j'entends, je suis Serge Pey – vous aviez compris depuis longtemps qu'il s'agissait de lui, que j'avais raté pendant les nuits de *la*

Symphonie, et semblable aux enfants entraînés par Hans le joueur de flûte, depuis dix-huit ans maintenant, je continue à suivre, passionnément, Serge Pey. Ce jour-là j'ai découvert la vertu du bâton de pluie, qui scandait sa marche ; plus tard, je découvrirai les grelots, les graines sonores des marchés mexicains, le sifflement du tuyau-derviche, la scansion impérieuse des pieds, l'inlassable cri-cri des grillons dans les petites boîtes sonores, le piétinement des tomates, la grosse éponge gonflée dont l'eau s'exprime inlassablement, et les bâtons de châtaignier, porteurs de poèmes. Quand je dis « je suis Serge Pey », la formule est inexacte, en fait pendant toute la durée de son action, de sa performance – il revendique le terme –, je ne le quitte pas des yeux. De la pointe des cheveux à la plante des pieds, tout son corps devient poème. Il ne s'agit ni de transe ni de magie – j'insiste –, mais d'un intense moment maîtrisé où le poète donne, se donne, appelle le partage. Le terme « engagé » convient pleinement à cette marche qui est d'abord une démarche. Un *Marché* sans Pey n'est pas un marché ; il doit tous les ans relever le défi : » p.3



SERGE PEY MARCHÉ ET DÉMARCHÉ 1 / LETTRE OUVERTE À JEAN-PAUL HUCHON 2 / LETTRE OUVERTE À SERGE EYROLLES 2
CHRONIQUE D'UNE MORT AMORCÉE 3 / LE CRL DE LANGUEDOC-ROUSSILLON 3 / UNE COLLECTION POUR « LECTEUR INASSOUVI » 4
RENÉ DEPESTRE LES LAMPES POUR LA REFOUDATION D'HAÏTI 4 / JUSQU'OUÛ IRA LA FIN DIFFUSE DE L'ÉDITION ? 5 / FRANKÉTIENNE
QUEL BABEL HALLUCINANT ! 6 / MARCHÉ DES LIVRES 6 à 13 / UN ARTISAN PLACE SAINT-SULPICE 7 / DE LA BALTIQUE AU MARCHÉ 8
LES NUITS DU MARCHÉ DE LA POÉSIE 9 / POUR ÉMILE LANC 10 / LOÏC HERRY 10 / AMADOU LAMINE SALL : L'ARMÉE ET LA POLICE
À LA RESCOUSSE DE LA POÉSIE ! 11 / MARCHÉ DES INFOS 14

LES ÉDITEURS ET LE PLAN DU MARCHÉ 12-13



Monsieur le Président,

Avant toute chose permettez-moi d'adresser un premier message aux éditeurs et au public du *Marché de la Poésie*, pour leur dire à quel point une Région qui ignore un tel événement compromet aujourd'hui son avenir.

Certes la Terre n'arrêtera pas pour autant de tourner, ni la Région Île-de-France d'exister.

Il y a une quinzaine d'années, à partir du 7^e *Marché*, grâce à Cloud Idraque, nous avons rencontré Adolphe Chauvin, alors vice-président du Conseil régional chargé des Affaires culturelles. Il n'y avait à l'époque, pas plus qu'aujourd'hui, de politique du Livre dans la Région. Toutefois le vice-président avait trouvé quelque subvention, modeste certes, mais à la taille du *Marché* d'alors, pour nous encourager. Cela dura deux ans, jusqu'à la disparition de M. Chauvin. Depuis, nos dossiers n'ont su aboutir, et, de guerre lasse, nous avons cessé de solliciter, cessé de mendier, écœurés de tant d'indifférence. Mais, lorsqu'il y a deux ans, au cours d'un dîner auquel participait un directeur de CRL qui vous en parla, vous lui exprimiez votre souhait d'aider notre manifestation, bien entendu, nous nous sommes pris à espérer. Or l'an dernier à nouveau, notre dossier est resté lettre morte, pas même d'accusé de réception de la demande de subvention. Cette année, l'état de nos finances (plus de 20000 € de déficit à la fin 2003) nous a amenés à tirer le signal d'alarme auprès des partenaires tout naturels.

Après bien des « turpitudes » pour joindre le responsable du service sensé gérer notre dossier, après que nous ayons ré-adressé ce même dossier au vice-président des Affaires culturelles, la réponse cinglante du Conseil régional est tombée.

Lettre ouverte à Jean-Paul Huchon

Président du Conseil régional d'Île-de-France

La commission d'attribution des subventions ne se réunira qu'après le *Marché*, il n'est pas possible de lui en attribuer une, puisque étant déjà réalisé, il aura été sensé boucler son budget. Eh bien, détrompez-vous, Monsieur le Président : ça ne marche pas comme ça. Et fort heureusement ! car si tous les organisateurs de manifestations culturelles attendaient les réponses, ou l'attribution des subventions, voire leur versement, il n'y aurait pas beaucoup d'événements à caractère culturel.

Permettez-nous encore, Monsieur le Président, de profiter de cette lettre ouverte, pour évoquer la politique du Livre en Région Île-de-France. Je dis

bien politique du Livre, et non politique de la Lecture. S'il est une région des plus riches en France, vous l'admettez, c'est bien la nôtre. L'on peut alors déplorer que des régions moins importantes aient une véritable politique du Livre, et que notre Région ne soit pas à même d'aider ses éditeurs. Je ne vous parle pas (ou, tout du moins, pas encore) de la création d'un Centre régional du Livre (bien que l'on puisse envisager l'hypothèse), mais plutôt d'une non-politique du Livre, et qui n'a, pour nous, aucune connotation politique puisque vos prédécesseurs ont fait de même. Vous avez ignoré la présence de petits éditeurs dont certains ont été amenés à

s'expatrier pour être soutenus par d'autres régions (la liste de ces éditeurs est longue...). Et que l'on ne me parle pas (car c'est ce qui m'a été répondu) d'un rééquilibrage qui signifierait alors que l'Île-de-France ne souhaiterait conserver en son sein que les grands éditeurs, avec lesquels elle pourrait alors entamer une politique du Livre. Si c'est là votre objectif, la voie est toute tracée. Je connais bon nombre de ces petits éditeurs de notre Région. Ils n'ont cessé de regarder ce qui se passe ailleurs, et de se dire qu'il est anormal que l'Île-de-France ne fasse rien.

Prenons le Salon du Livre, même si ce n'est pas le meilleur exemple : cette année, le Centre national du Livre et la DRAC Île-de-France ont subventionné, par l'intermédiaire de la librairie Tschann, un stand pour que les petits éditeurs d'Île-de-France soient enfin présents au Salon ! À deux pas de là, la Région Île-de-France, elle, disposait d'un stand de plus de 50 m², vide de sens (deux ou trois livres, sur le Moulin Aragon, la Maison Victor Hugo ou encore, Paris à travers les siècles). Ainsi donc, ce serait un Établissement public qui devrait se substituer au rôle d'une région qui a pourtant les moyens de faire ?

Sans aller jusqu'à la création d'un Centre régional du Livre, il y aurait des propositions à vous faire, mais encore faudrait-il une volonté de la Région, et un interlocuteur. Aujourd'hui, l'ensemble des petits éditeurs et les manifestations régionales autour du Livre, se retrouvent, avec, face à eux, une porte close qui mènera à une paupérisation du secteur, dont vous partagerez la responsabilité, comme aujourd'hui face au *Marché de la Poésie* qui demandait le soutien, tout naturel, de sa région, lui-même soutenant bon nombre d'éditeurs d'Île-de-France.

Le paradoxe de notre présente situation est le suivant : notre manifestation connaît un succès grandissant au fil du temps. Cette année, par exemple, des villes et des institutions espagnoles vont participer économiquement et activement au succès, incontesté et incontestable, de la manifestation, dépassant même dans les chiffres la participation de la Ville de Paris. Et notre région, dans tout cela ? Peut-être, dans les années à venir, serons-nous contraints à nous exiler dans une autre région pour rejoindre vos anciens éditeurs, et continuer à mener avec eux et leur Région une action que vous n'avez pas voulu ou seulement eu l'idée de soutenir ?

Peut-être aussi cette année, après vingt-deux ans de succès, notre manifestation va-t-elle disparaître ? Si c'est le cas, l'indifférence du Conseil régional d'Île-de-France y aura participé.

Monsieur le Président, nous aurions aimé que ce journal puisse vous offrir un droit de réponse, mais notre budget largement déficitaire ne nous permettrait pas de sortir un autre numéro.

Vincent Gimeno



Louis-René des Forêts venait tous les ans faire son *Marché* (ici en compagnie de Jean-Michel Place).

AMBRE NOÛLEN

Lettre ouverte à Serge Eyrolles

Président du Syndicat national de l'Édition

Monsieur le Président,

Pour la première fois cette année, dans l'urgence, le *Marché de la Poésie* a eu l'idée de venir frapper à votre porte. Nous avons été écoutés attentivement. Il nous a été exposé que le Syndicat national de l'Édition était aujourd'hui préoccupé par les problèmes liés à la diffusion de la petite édition, et qu'il avait d'ailleurs récemment organisé un débat sur ce thème. Si nous n'avons pas été invités à une telle réunion, c'est sans doute que le SNE et ses satellites de la rue Grégoire-de-Tours ne connaissent pas ce *Marché de la Poésie* qui réunit cinq cents éditeurs – oui, Monsieur le Président, des éditeurs ! –, et se déroule à deux pas de son siège depuis plus de vingt ans.

À l'issue du débat, un groupe de travail a été constitué au sein du SNE pour définir ce que pourrait bien être un petit éditeur. Sans doute une espèce bizarre, sans existence réelle (économique), contre nature, rare et en voie de disparition.

Pour définir ce que, familièrement nous appelons un « petit éditeur », que vous appellerez sans doute « micro éditeur », il suffit de fréquenter cet univers. Une journée passée avec ceux qui travaillent parmi eux, et pour eux, vous aurait permis d'éviter la mise en place d'une commission qui, embarrassée, mettra un temps infini à ne pas pouvoir répondre à des questions mal posées et dont les conclusions seront de se juger incompétente renvoyant à la « Culture » toute forme d'action et de réflexion.

Nous avons été écoutés avec curiosité, pour entendre quelques jours plus tard le SNE nous dire qu'il ne sentait nullement concerné par les problèmes du *Marché de la Poésie*.

Comment une instance professionnelle comme le SNE peut-elle ne s'intéresser qu'aux dinosaures, sélectionnés par leur capacité à payer une cotisation « minimale » ? Dont acte.

Sachez cependant que le *Marché de la poésie* fait connaître à un public avide et nombreux une multitude de livres souvent trop faiblement diffusés et qu'il respecte le travail passionné, militant et minutieux de la plupart de ses invités.

Jean-Michel Place



La Maison de la Poésie Rhône-Alpes est présente à l'événement parisien, grâce au soutien de sa Région.

AMBRE NOÛLEN

JEAN-MICHEL PLACE aurait-il imaginé, en 1983, lorsqu'il réunit pour la première fois une centaine d'éditeurs de poésie, l'ampleur qu'allait prendre cette manifestation ? Aurait-il pu imaginer que ce marché existerait encore vingt-deux ans plus tard ?

Certes, l'aventure, même si l'on en arrive aujourd'hui à se poser la question de sa survie, aura été un formidable défi envers et contre tous, à commencer par les éditeurs. Vingt-deux ans d'existence, et d'un succès sans cesse grandissant, pourquoi y mettre fin ? N'oublions jamais de dire que l'aventure n'aurait pu exister si chaque année Jean-Michel Place n'avait pas pris en charge le fonctionnement de l'association (voir *Les chiffres du Marché*) ! S'il n'avait pas pris, chaque année, l'initiative de lancer la machine alors qu'aucun moyen, sinon ceux de sa maison d'édition, ne permettait commencer le travail.

N'oublions pas de dire et de redire toute l'énergie et l'incroyable générosité de sa présidente, Arlette Albert-Birot, qui consacre son temps à l'organisation de l'événement ?

Il manque deux logos dans la liste des partenaires du Marché : celui des éditions Jean-Michel Place, et celui d'Arlette Albert-Birot. Ils n'y figureront pas, par modestie de leur part, et pourtant, le *Marché* leur doit son existence et sa



Le stand Circé vivra-t-il, en 2004, ses dernières heures ?...

22^e Marché de la Poésie Chronique d'une mort amorcée ?

survie jusqu'à ce jour. N'oublions pas, non plus, le travail acharné de Jean Marcourel pendant toutes ces années. Que l'association CIRCÉ en soit réduite, après vingt-deux ans, à ne pouvoir fonctionner que trois mois avant le *Marché*, et quinze jours après, alors que cette manifestation nécessiterait des moyens de préparation plus audacieux et plus conséquents est absurde. Qu'après vingt-deux années, ne puisse se monter une réunion de concertation entre les différents partenaires concernés par l'existence du *Marché* (État, Ville, Région, SNE), pour étudier la survie de la manifestation, est inquiétant.

Seul l'État aura su véritablement répondre présent au fil des ans et des gouvernements. La Ville de Paris répond timidement, mais au moins commence-t-elle à répondre. Le déficit cumulé ne nous permet plus de continuer. Si personne n'ose aujourd'hui nous accompagner, nous ne pouvons plus assumer l'avenir. On nous dit souvent de nous tourner vers le privé. Certes. Mais lorsque l'on commence à préparer une manifestation d'une telle ampleur trois mois avant, en réduisant le nombre de salariés à la portion congrue face à l'ensemble des tâches à assumer, cette fonction passe au dernier plan, donc ne passe pas. Nous

avons souvent eu quelques partenariats ponctuels qui auraient pu se concrétiser sur du long terme, encore faut-il au long de l'année avoir des moyens de fonctionnement qui ne sont pas les nôtres aujourd'hui.

Souvent nous suggère-t-on d'augmenter la participation des éditeurs. Cette participation représente déjà près de 50 % du budget, et elle n'a cessé d'augmenter. Notre souci est depuis toujours de rendre très accessible la participation des éditeurs au *Marché*.

Il existe également un phénomène administratif d'envergure, que l'on ne peut négliger : après vingt-deux ans, le *Marché*

Septimanie

GEORGES FRÊCHE, nouveau Président de la Région Languedoc-Roussillon a décidé qu'elle se nommerait désormais Septimanie. Soit, l'appellation est belle. Mais pour nous, *Septimanie*, c'est aussi la magnifique revue que fait (faisait ?) paraître le Centre régional des Lettres installé au château de Castries. Publication exigeante, relais efficace et reflet de la richesse, de la diversité d'une vie culturelle foisonnante. Revue toujours centrée sur un sujet d'intérêt général : Joë Bousquet, Paul Fournel, par exemple. De ces numéros qu'on garde car ils font le point, rafraîchissent nos connaissances, ou nous mènent vers de nouvelles découvertes. Faut-il parler au passé ? Peut-on espérer un sursaut de bon sens ? Nous qui sommes à l'écoute des petits éditeurs, connaissons bien l'irremplaçable travail des CRL : leur appui est nécessaire à la vie de la poésie en région. Cette année, nous n'avons pas demandé par hasard à plusieurs directeurs de CRL de présider à l'inauguration du 22^e *Marché de la Poésie*. Nous sommes conscients des menaces qui pèsent sur ces indispensables creusets de la vie culturelle en région. Sans nier que des réformes, des améliorations puissent être nécessaires : on peut toujours faire mieux, réfléchir vraiment à une grande politique du livre, certes ; mais Jean-Michel Place, Vincent Gimeno et moi-même sommes signataires de la pétition qui a fait le tour de France en quelques heures, et nous nous sentons absolument solidaires d'Anne Potié et de son équipe. **A.A.-B.**

doit-il prouver chaque année sa pertinence et remettre des dossiers comme si « c'était toujours la première fois » ? Malgré l'alarme lancée auprès des institutions et partenaires adéquats, nous n'avons toujours aucune perspective encourageante.

Si la descente aux enfers est amorcée, n'oublions pas ce qu'aura été cette belle aventure. **V.G.**



Entre Arlette Albert-Birot et Jean-Michel Place, une discrète complicité qui aura permis l'existence du *Marché*.

Les chiffres du Marché

Déficitaire d'un peu plus de 20 000 € fin 2003, voici ce que représente le budget du *Marché**.

Le budget 2004 de la manifestation est de 130 000 € (+ 20 000 € de déficit 2003 reportés), dont un budget de fonctionnement qui s'élève à 38 000 € et ne permet donc pas à l'association Circé de fonctionner toute l'année.

Notre participation aux frais d'agencement de la place Saint-Sulpice s'élève à 27 000 €. Le reste du budget est alloué à la communication, aux locations complémentaires (podium, sono), défraiement des invités, personnel sur place.

Pour pouvoir préparer le *Marché* à l'avance (et non sur seulement trois mois), il faudrait un complément budgétaire de 50 000 € (qui permettrait à CIRCÉ de prendre d'autres initiatives en faveur des petits éditeurs, et qui nous permettrait également de prospecter auprès de partenaires privés).

Quant aux recettes : entre 60 et 65 000 € (48 % des recettes, dont 8 % de participations espagnoles) proviennent des éditeurs, 50 000 € (33 %) du ministère de la Culture (CNL, DRAC), 10 000 € (6,5 %) de la Ville de Paris.

Les subventions allouées au *Marché de la Poésie* sont généralement versées vers le mois de décembre, ce qui implique des problèmes de trésorerie importants et des frais bancaires. Le déficit 2003 n'aura donc pas été résorbé, le fonctionnement que nécessiterait l'association non plus, même en faisant de notre mieux d'ici à fin 2004.

N.B. Une partie fonctionnement (bureaux, électricité, téléphone, facturation, expéditions...) était absorbée par les éditions Jean-Michel Place avant versement des subventions. Aujourd'hui, la situation délicate temporaire de l'éditeur ne le permet plus.

* Les chiffres donnés sont arrondis, budget prévisionnel arrêté à fin avril 2004.

» suite de la p. 1 ses spectateurs/auditeurs sont exigeants, il se doit de leur réserver des surprises sans cesse renouvelées. Au fil des années, nous le découvrirons avec Joan Dau Melhau, lisant à deux voix (occitane et française) les poèmes de Marcella Delpastre. Nous entendrons ses plus fidèles partenaires.

Que ce soit le magnifique danseur soufi Michel Raji, Dominique Regef, Jean-Pierre Laffitte, un groupe gitan de flamenco toulousain, les « Afiladores », Chico, Jabbar Yassin Hussin... Ils sont de sa famille, engagés dans les mêmes combats pour la liberté, les droits de l'homme, contre tout ce qui blesse, tue, détruit. Serge et les siens métamorphosent en poèmes, en rythmes, en cris de rage, en cris d'espoir les quotidiens insupportables de ceux qui n'ont plus que l'espoir. La poésie-action de Serge Pey est toujours là, aux avant-postes, pour attiser la mémoire, réveiller la bonne conscience.

Comment oublier le moment unique où, une heure après sa mort, André Laude, l'ami du *Marché* reçut l'hommage spontané de Serge et de quelques autres qui transformèrent l'événement en fête de la poésie.

Gravés sur le bâton, les poèmes rythmés par tout un corps en action, participent pleinement de l'aventure du *Marché* dont ils sont devenus un des plus beaux symboles. Poèmes qui ont le pouvoir démiurgique de nommer, donc de servir, de fixer l'événement qui va se déployer devant nous :

NOUS SOMMES LES PETITS PAS
DE CEUX QUI DORMENT DANS LA NUIT
NOUS SOMMES LES PETITS PAS
DE CEUX QUI DORMENT DANS LE JOUR
J'AI PLACÉ UN SECRET COMME UNE GRENADE
À RETARDEMENT SOUS CHAQUE CHOSE

À la frange indécise du dernier distique, qui chante, le rêveur ou celui qui s'éveille ?

QUELQU'UN VA FRAPPER AU CONTREVENT
LE POÈME DE PAROLE COULE AVEC LE VENT

Rappelons-nous tout ce que l'on peut « ranger » dans une éponge qui devient poème s'élargit au final :

DANS UN POÈME ON PEUT RANGER
TOUT L'AVENIR
QU'ON VOUDRAIT FAIRE EXISTER

Arlette Albert-Birot

Bibliographie sommaire *Poème du cerf-volant*, Les petits classiques du grand pirate 1989, *Nierika*, Cadex, 1994, *Dieu est un chien dans les arbres*, Jean-Michel Place, 1994, *La Mère du cercle*, Travers, 1994, *Interrogatoire*, poème pour les assassins de Tahar Djaout, CIPM, Marseille, 1994, *L'Enfant archéologue*, Jacques Brémond, 1997, *Les Aiguiseurs de couteaux*, une mémoire du Flamenco, Éditions des Polinaires, Toulouse, 2000, *Si on veut libérer les vivants il faut savoir aussi libérer les morts*, Voix éditions, 2003.

Choix d'éditions sonores *L'Enfant archéologue*, Artalect, 1987, *Nihil et Consolamentum*, Tribu, 1996, *L'Évangile du serpent*, Tribu, 1995, *Les Afiladores*, Maison des racines du monde, 2000, *Visages de l'Échelle, de la Chaise et du Feu*, Dumerchez, 2003.



Zéno Bianu, l'auteur, se préparant à intervenir pour une lecture.

Zéno Bianu directeur d'une collection pour « lecteur inassouvi »

l'hypnose du répétable, de « trouver une langue ». Ou, si l'on préfère, un retour de la subjectivité. – Ouvrir le chant – c'est-à-dire élargir le champ du poétique proprement dit, du côté des « écritures de la parole », vers le théâtre (Novarina, Gatti, Dubillard, Beckett) ou le rock (Jim Morrison, Bob Dylan...).

S'agit-il d'une publication à vocation exhaustive, ou qui assume des choix et des préférences ? Et pour quelle lecture puisqu'il y a là une des originalités de votre collection ?

Une vraie ambition : donner à lire le patrimoine poétique contemporain, disons de 1950 à nos jours. La collection est ainsi internationale et résolument éclectique – puisqu'elle couvre un champ qui va de Jack Kerouac à Paul Celan, de Charles Juliet à Valère Novarina, de Lokenath Bhattacharya à Ghérasim Luca. Elle privilégie toutefois des créateurs *singuliers*, inclassables, au-delà de tout clan ou de toute obédience. Des poètes capables d'excéder le seul poème, de créer un véritable *courant mental*.

Deux directions, donc : célébrer des auteurs capitaux, parfois de façon décalée, voire impertinente (comme l'Octavio Paz de Serge Pey), ou au contraire « en plongée » (comme le Rodanski d'Alain Jouffroy), mais aussi faire (re)découvrir des poètes oubliés ou trop méconnus. Je songe ici à Paul Valet, à Guez-Ricord, à Gustave Roud, à François Augiéras et, justement, à Stanislas Rodanski.

Vous êtes vous-même un poète reconnu, à quel désir secret votre collection répond-elle ?

À quelle représentation du dialogue poétique entre un auteur et son public qui n'était pas réalisée par des collections déjà existantes ?

Il y avait pour moi une véritable vacance d'écriture dans ce domaine. Et j'avais le désir (cette collection, au fond, est une collection de lecteur inassouvi) de susciter des alliances emblématiques – qui n'a rêvé par exemple d'un Antonin Artaud par Henri Michaux ? L'idée, aussi, de mettre en avant quelque chose comme une « poésie critique », où un poète écrit – non pas

« sur » mais « avec » un autre poète – un essai court (vingt à trente feuillets), de la taille d'une nouvelle, essentiel et nerveux, essai qui introduit à une anthologie (soixante feuillets), choisie également par le signataire du livre).

JMP/Poésie s'adresse à un public de « collectionneurs », pourrait-on dire, en jouant à peine sur les mots, tant le livre y est apprécié lui-même comme élément signifiant de l'idée poétique qu'il véhicule. Pouvez-vous commenter ce succès ?

La maquette ambitieuse, voire audacieuse, de Michel Mousseau vise en quelque sorte à matérialiser le rapport d'*alliés substantiels* existant entre le signataire du livre et l'auteur dont il traite. Par une systématisation de certains procédés (initiale de l'auteur en couverture du livre, initiale du signataire en quatrième de couverture – photo et manuscrit de l'auteur au début du livre, photo et manuscrit du signataire à la fin du livre...), elle cherche à donner l'idée d'un livre-miroir, où le poète et celui qui en parle ouvriraient un champ, un chant *commun*.

Quels sont vos prochains titres ?

Nos prochaines parutions seront consacrées à : Pierre Jean Jouve (*par Frank Venaille*), François Augiéras (*par Joël Vernet*), Franck Venaille (*par François Boddaert*), Gustave Roud (*par Gérard Titus-Carmel*), Serge Pey (*par Arlette Albert-Birot*), Jean-Luc Parant (*par Jean-Louis Giovannoni*).

Joëlle Jean



Zéno Bianu et sa collection : avec Michel Camus... mais aussi avec Kerouac !

RENÉ DEPESTRE

Les lampes pour la refondation d'Haïti

LA FRANCE semble décidée à s'impliquer, pour de vrai, dans le « sauvetage » des Haïtiens, en concertation avec les États-Unis et le Canada, et aussi l'Union européenne. Des projets nouveaux sont avancés. Des esprits considérables de l'Hexagone sont en train de réfléchir sérieusement sur les conditions financières, économiques, politiques, culturelles, d'une nouvelle donnée historique des affaires haïtiennes, après deux cents ans d'un surplacé existentiel sans fin ! Je vous conseille de lire sur Internet le Rapport que Régis Debray – à la tête d'une importante commission d'experts – a présenté récemment aux autorités responsables de la France.

C'est une perche jamais vue que la France de 2004 tend aux Haïtiens, pour acquitter une dette morale envers eux, loin de la « comptabilité onirique » ou M. Jean-Bertrand Aristide avait cru trouver un alibi à son fantastique gâchis. Haïti devrait pouvoir assumer une responsabilité haïtienne de ce qui est arrivé à son histoire, c'est-à-dire : le moment est venu pour elle de se ramasser sur elle-même, pour une percée sans précédent, à la faveur des perspectives de démocratie et de développement que l'« communauté internationale » en future société civile mondiale, grâce surtout à des initiatives françaises, va se décider

à mettre à sa portée. Haïti a besoin d'une refonte radicale de ses institutions sociales, de ses mœurs politiques, de son imaginaire dévoyé, depuis toujours, dans les ruses criminelles du tonton-macoutisme d'État. Ce macoutisme de fond remonte aux origines mêmes de notre pays.

Il s'est fortifié en deux siècles, de toutes les satrapies sans foi ni loi qui ont empêché Haïti de prendre le train du fait national républicain pour s'embarquer dans une sorte de « carnaval racial » à l'inverse de l'État de droit et de la civilité démocratique.

Désormais, il faudrait chercher dans le consensus, le pacte national, le sursaut vital, une issue à deux cents ans de crise de fondation.

Il faut opérer un formidable bond en avant, hors des haïtiâneries suicidaires qui ont enlisé Haïti dans le sable mouvant de l'incompréhension meurtrière de soi et de ses atouts historiques de catastrophique état des lieux, dans la société

haïtienne de 2004, nous apprend que nous avons semé dans le désert le sens et les valeurs qui ont alimenté – de 1791 à 1804 – les luttes de la première tentative de décolonisation victorieuse de l'histoire.

Nous avons avili dans des querelles misérables, notre contribution première à l'universalisation louverturienne des droits qui avaient triomphé à Paris en 1789. Nous avons traîné dans la boue les acquis démocratiques de deux révolutions : la française et l'haïtienne. Aujourd'hui, Haïti barbote honteusement dans les décharges publiques de l'histoire mondiale, aux prises avec toutes les formes d'insécurité matérielle et spirituelle du monde.

Il y a lieu maintenant de réussir une prouesse quasiment impossible : se dégager collectivement des ferments suicidaires du macoutisme d'État, grâce à une thérapie de cheval, en faisant appel au potentiel d'humanité, au silo de créativité civique, qui, dans un pays au sous-

sol démuné, tient lieu de richesse naturelle. Cette force de création va pouvoir compter sur la présence de la France à ses côtés pour mettre fin à deux siècles de panne existentielle !

Haro sur l'obsession sacralisée de la « race » ! Haro sur les vieilles fureurs – « noires » ou « mulâtres » – qui ont servi de moteurs à nos ethnicismes et à nos tribalismes bicentennaires ! Il n'y a pas un « tropisme maléfique » qui aurait orienté tout le cours bicentenaire de notre lamentable aventure historique ! Abolissons l'esclavage intérieur que des théologies de barbarie imposent à la conscience malheureuse d'Haïti. Assumons, dans un regain sans précédent, le sens de la responsabilité, face à la mare des zéros que deux siècles d'impéritie ont accumulés à la gauche de notre surplacé de zombies !

Allumons les lampes d'un avenir flambant neuf, pour regarder l'horizon en compagnie des valeurs et des pratiques françaises et franco-haïtiennes

« Haro sur les vieilles fureurs noires ou mulâtres ! »

Jusqu'où ira la fin diffuse de l'édition ?

DE TOUTE ÉVIDENCE, la diffusion – et plus particulièrement celle des petits éditeurs – vit aujourd'hui une période de crise sans précédent. Les difficultés ne sont certes pas récentes, mais il n'existe guère plus les solutions alternatives d'antan. Et chaque fois qu'une entité nouvelle de diffusion se met en place, il suffit d'y regarder de plus près pour se rendre compte que la distribution, elle, est assurée par de plus grosses structures, avec des enjeux financiers qui dépassent, de loin, une logistique adaptée à des « petits tirages ».

De la recherche éditoriale

Aujourd'hui la conscience est là, mais l'insouciance aussi. Ami(e)s éditeurs, il ne suffit pas de faire des livres, des grands livres. Scientifiques, littéraires, techniques... encore faut-il en assurer la pérennité. La diffusion d'un livre ne consiste pas uniquement en son caractère commercial, un livre qui se diffuse véhiculera aussi et surtout son contenu. Obligés qu'ils seront, de plus en plus, d'être présents sur le terrain de la diffusion, les « petits éditeurs » seront forcés de consacrer de moins en moins de temps à publier. Et c'est un patrimoine qui s'envole doublement, celui du livre en soi et celui de la découverte de nouveaux domaines, de nouveaux talents. Le travail de recherche que mènent les « petits éditeurs » est bien utile aux plus grands qui savent très bien suivre le marché et reprendre à leur compte cette effervescence lorsqu'elle a suffisamment

mûri. Ainsi, la disparition d'une partie de la recherche éditoriale se répercutera également aux plus hauts niveaux de l'exploitation éditoriale.

Il importe, aujourd'hui plus que jamais, de trouver les solutions. Si rien ne met en place dès à présent, la décennie qui vient commencera de faire émerger la disparition.

Les premiers fautifs ne seraient-ils pas institutionnels, nationaux ou régionaux ? Il est plus facile aujourd'hui de trouver une aide pour publier un ouvrage, que pour assurer sa diffusion. Parce que l'acte devient mercantile... Et là bien sûr, il ne saurait plus être question d'une aide. Mercantile ? Oui, en partie. Comme je le signalais *supra*, il s'agit également d'une diffusion de la pensée.

Des subventions pour la diffusion

Aujourd'hui, en dehors d'une conscience du problème, aucune de ces institutions ne saurait faire le pas, montrer l'exemple. Et tout ce qui a pu exister par le passé, en terme de diffusion de petits éditeurs, a apporté la preuve que cette diffusion-là n'est fondamentalement pas rentable, et qu'elle ne peut l'être.

Alors, plutôt que d'attendre l'agonie d'une xième structure, et trouver alors les moyens d'injecter une aide lorsque le virus s'est généralisé, alors avant qu'il soit trop tard, une première prise de conscience institutionnelle est nécessaire : la diffusion de la petite édition n'étant pas une activité commercialement rentable à part entière (et toute l'histoire l'aura prouvé), pourquoi ne pas admettre



Le Marché de la Poésie et ses étals de livres à ciel ouvert.

le principe d'une aide en amont afin d'éviter de ne jamais trouver la solution ? Voilà pour l'institutionnel.

Un concept coopératif

Quant aux petits éditeurs, il serait temps d'éviter un gaspillage de temps, d'énergie, de coût, où chacun travaille dans son coin, bricole sa diffusion, sa distribution, mais aussi sa communication, son information, sa vente directe. Ne serait-il pas temps pour chacun de coopérer ? Que l'expérience et les moyens de l'un servent à l'autre ?

Que les coûts engendrés se réunissent afin de faire front commun et d'envisager enfin de rationaliser ? Ne serait-ce pas une satisfaction pour chacun de se dire que les moyens à mettre en place serviraient à poursuivre une œuvre d'éditeur, sans plus se soucier alors de savoir comment l'on va pouvoir informer, communiquer, diffuser, distribuer, et vendre, enfin ?

Tout cela pourrait n'être qu'utopie, à moins que la volonté de quelques-uns, petits éditeurs et institutionnels, ne puisse commencer à rendre les choses possibles. Pourquoi ne pas inventer aujourd'hui ce concept coopératif ? Tout cela pourrait se concrétiser rapidement. La solution existe, elle est à notre portée car aujourd'hui, il faut également réin-

venter tout le circuit de diffusion d'un livre.

Souvent conscient et soucieux des problèmes liés à la diffusion de la « petite édition », chacun s'est toujours employé, avec plus ou moins de réussite (et, le constat va hélas dans le sens du plutôt moins), à n'utiliser que le réseau existant de la diffusion du livre. Et même si ce réseau s'est, dans le principe, étendu grâce à Internet, dans la réalité, il en va différemment. Comme pour la fabrication d'un livre, les aides sont nées

« fédérer, coopérer, pour ne plus gâcher »

pour les sites. certes, mais des sites d'éditeurs ne sont pas des sites réellement marchands. À présent que la diffusion doit se réinventer, la vente directe en fait également partie. Il ne suffit cependant pas d'avoir un site pour être alors connu du monde entier, et reconnu par tous. Un site Internet marchand, c'est un travail de marketing qui demande des moyens conjugués, une existence sur les moteurs de recherche pour se faire connaître de tous. Ce ne sont pas les modestes moyens de chacun qui permettront d'y remédier,

dans le bricolage sur le Web, comme on a pu bricoler sa diffusion par le passé. Je répéterai les mots suivants : fédérer, coopérer, pour ne plus gâcher les moyens individuels de chacun à refaire le monde, mais pour mettre en place un véritable outil de diffusion et de distribution, d'information et de communication, permettant ainsi à chacun, professionnels du Livre, professionnels concernés par un livre précis, ou simple particulier, d'avoir accès à une information qui permettra de développer la vente.

L'outil de distribution doit également être suffisamment flexible pour s'adapter à cette nouvelle donne. Un trop gros outil ne permettrait pas non plus

la souplesse des moyens à mettre en œuvre.

Tous ces outils, de l'information à la distribution, pourraient voir le jour rapidement. Seule la volonté des partenaires, en commençant par les éditeurs eux-mêmes, permettrait enfin de tracer ces nouvelles pistes, au-delà du discours ou de l'étude, afin de concrétiser, de donner l'exemple, et de mettre en place un avenir plus prometteur que celui que nous nous réservons en projetant à moyen terme ce que nous n'avons pas fait de nos petites entreprises éditoriales.

Vincent Gimeno



Pierre Seghers a toujours répondu présent : il y tenait son stand, comme tous les autres participants.

MARCHÉ DES LIVRES



Les nouveaux poètes français et francophones
Jean-Luc Favre et Matthias Vincenot
Anthologie (2^e version)
Éditions Jean-Pierre Huguet
collection *Lettres du temps*

Presque cent noms. Leurs auteurs, tous nés entre 1955 et 1982, sont originaires de France, de Belgique, de Suisse, mais aussi d'Iran, d'Algérie, de Roumanie, d'Angleterre.

« Nouveaux poètes ». Il suffit pourtant de lire la talentueuse Tamirace Fakhoury, d'origine libanaise, pour comprendre que la poésie n'a pas d'âge. En cela, elle nous livre le secret de l'écriture, celui d'un temps arrêté :

« Tu as l'âge de la mort / Tes mains brûlent la matière / Tu portes l'illusion des navires / Le passe-temps des îles / Et le chaos des lignes droites (...) / Je vis pour t'oublier / Visage qui n'a jamais eu lieu... »

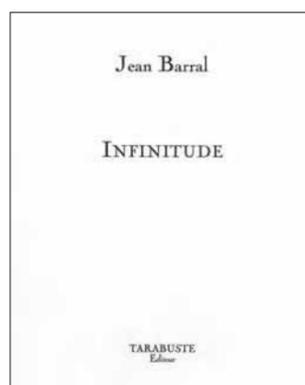
Oui, car l'écriture est matière, résistance. Tous les poètes l'empoignent à la recherche d'une vérité, la leur, sans ignorer au final, dans l'accomplissement du poème, qu'elle n'existe pas. Hubert Haddad rebondissant sur Denis Roche écrit : « L'homme est une utopie qui s'invente du réel à force d'illusions. Dieu n'existe pas ; la poésie non plus. C'est ce qu'il la rend si divine. » Mais tous empruntent le chemin de la métaphore, qui mène à soi, à la mort, c'est-à-dire à l'essentiel à cet insondable mystère de la présence au monde. Dans les mots de Christophe Dauphin résonne ce tremblement dépouillé de l'être, devant cette insondable présence : « Le vent des regards flambe sous les paupières. J'appelle poème la mélancolie dont nul ne s'est emparé. Une nuit sans bretelles qui roule de l'estomac Des mots lapidés dans la pierraille du paysage. »

Bien sûr, les styles sont différents, les écritures plus ou moins tortueuses. De l'hermétisme d'une langue à la simplicité d'une autre à outrance, ou bien encore d'une troisième « vouée » à l'oralité (lire à ce propos, entre autres, Franck Smith, Frédéric Nevchehirlian), qu'importe ! C'est que les pudeurs menées à la lisibilité ne se ressemblent pas, et que les guéridons du corps livrés à mort en travers du mot (là où le Sens faille) se montrent inégales devant l'endurance à fournir, en vue de révéler et de résister à cette « tergiversation de la foudre » !

Nous cherchons tous, à travers le langage, un possible Sens à la vie, à une énigme de la nôtre à résoudre. Olivier Coyette écrit : « Mourir sans attendre, recevoir l'ombre et la lumière, les plis des draps, les sexes salés de la lune... Ombre au-dessous mon sol qui brisez vos compas, je tremble à l'idée de vous savoir baisant ». Je pense alors à Michel Fardoulis-Lagrange qui disait « Aucune différence entre la lumière et

l'intériorité. Nous avons, hors de la caverne, été médusés par la lumière ». Quant à Alain Andreucci, il tente lui aussi d'approcher cet instant intraduisible, résultant de cette « métaphysique de l'instantané », qui disparaît au moment même de son apparition : « Le songe loin que son parler est plus léger voici. Le plus léger avec sa forme d'ombre (...) Que soudain le regagne le saisi et l'éloigné. D'un même ressac agite... ». D'un sentiment d'isolement ressenti dans la foule d'Adeline Baldacchino qui nous dit « Ma solitude est cette ville d'âme close dans les foules / ce mouvement de silence dans les tunnels du regard... », à celui d'une enfance tombée ou bien « sauvée » de Sébastien Crépin, ou bien encore à celui de Philippe Di Folco, lequel se voit plongé dans une « infinie tristesse du monde » pour « Faire n'importe quoi pour un peu de tendresse... » Que dire ? Que pour les poètes, il n'y a aucune différence entre leur conception du monde ou de la vie avec celle de leur écriture, que le fond du problème s'appelle de toujours « le tragique », là où réside l'être (« L'astre en frisson / de branche, le frère couché / dans le sang, la langue / crue », Marc Blanchet), et que, pour finir, la poésie reste l'intériorisation de « son » propre langage, qui n'est autre que « son » cheminement vers un « détonateur de la vie » (« Je m'ôte une à une les côtes. J'en fais des créatures inaptées. Je les lâche – hors l'œil – pour les voir. Hors sens – pour les suivre... », Cédric Demangeot).

Si le mot « livre » disparaît un jour au profit de nouveaux supports techniques, il y aura toujours de « nouveaux poètes », tels des comètes ou des mirages, franchissant par transgression les lois du langage, les seuils de la logique et de la désignation, en vue d'une effraction absolue de la Présence. Laurine Rousselet



Infinitude

Jean Barral
Tarabuste, 160 p. - 16 €

En un temps où le « tout autobiographique » s'étale dans le flux de « l'universel reportage » comme disait Mallarmé, *Infinitude* offre l'audace de tout dire de l'enfance, de la vie (ses lieux, ses personnages, ses épisodes anodins ou dramatiques), mais au rythme d'une scansion poétique qui tantôt s'enfle jusqu'au souffle puissant d'une épopée cosmique, tantôt se resserre sur une intimité sensible et secrète. Au centre de l'œuvre, Lui, « nouvellement lancé dans la conquête du Moi », et Elle, la Mère, nommée « la Passagère, la Toute Belle », ou bien « l'Ingrate, la Barbare », selon qu'elle accède ou se dérobe au désir impérieux de l'enfant. Dans l'imaginaire du jeune Moi, l'univers s'ouvre à l'épique et à la fantasmagorie : le Père est « le Chevalier », la gare abrite « l'horloge fatale qui règle l'enfer ». Mais ailleurs, le poème fait ressurgir, intacte, la magie d'un rituel oublié du quotidien : « Au creux de la tasse



Peinture de Frankétienne

FRANKÉTIENNE

Quel babel hallucinant !

A grands flux d'opulence voluptueusement bruyante et d'utopies sensuelles ma terre déraillée d'insolence devient tempête ingouvernablement belle et rebelle

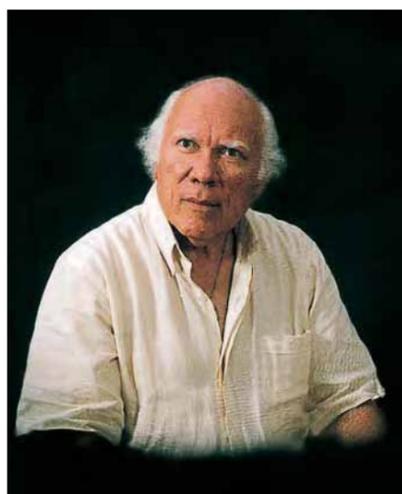
mon pays déblosaille cathédrale aux gonds dévergondés en explosion de vents brigands extravagants à démente de progressant dans la graisse du chaos fiel et miel sperme et sang au sida de l'orage en rituel caraïbe

mes abeilles musicales virent et chavirent à vitesse d'étincelles en ivresse dans un vacarme époustoufflant aux entrailles de ma ville animée de chiens fous et de fauves enragés traversant chalbaris charivaris boulevards debout en bouline débouline corridors tumultueux labyrinthes meurtriers et ruelles en pagaille zinglineuse

mes tambours enflammés au voltage de mes hanches enivrées de toupies excitées et d'horloges détraquées mon lit en do majeur désorienté désarçonné de libido vorace au désarroi de l'œil supplicé d'impossibles mes amours déglinguées en brindezingue à gorge d'accordéon sauvage des vieux démons en rut voyageant nuit et jour en paysage de sel

mon pays tellurique maïs d'or et de feu aux escaliers du rêve en orgie d'arc-en-ciel vermeillé d'incendie et de cris consumant la nuit tango polka salsa kalinda danza matanza zouk et swing dans un coït sanglant aux échos intarissables de la lune instrumentale

mon pays dépayé défiguré débalancé déboussolé en folie cheval sorcier satan vampire dragon chimère très violence d'ouragan avec sabots d'acier gants de



fer meurtrissure et brûlure aux délices vertigineuses de la déconstombrance et de la mort

mon pays enfiévré de délire de terreur d'horreur et d'épouvante où s'enfouraillent s'entripaillent s'embabylonent tant de douleurs siamoises en perpétuelle fermentation angoisse frayeur stupeur et peur lesbiennes à mienne mémoire en métastase nocturne et ruse virale quand sommeille le cancer des désastres au concert du néant alors que le destin s'agite au hasard des catastrophes et de l'apocalypse tchaca pouffiasse matchacasse déboullasse bouillamasse cagoulasse macalasse labourasse démolasse calomêlasse collemasse miasmasse galimatiasse patatipatrasse d'avalasse calmafiasse cocaïne macraïne biscaïne balancine méliacine catchoupine d'une armée de maquereilles mafiatiques en goguette dans le trafic des astres en perdition neige et poussière aux frontières de l'oubli le désir en overdose aux clignotements de l'impossible

mon pays miné triminé laminé massépiné labouré déchiré éventré déchalboré déchambranlé raviné crabiné de griffures énigmatiques et de ratures hiéroglyphiques

mon pays à hauteur de clameurs et de rumeurs obscures en valcanderie de mythes et de songes à texture ténébreuse

mon pays mensonge cadavre exquis dans un naufrage en rage à décor d'opéra rythmant le tournoiment des corps gorgés d'imaginaire avec méandres et valéryandres quand ma voix affûtée tourbillonne si intense au silex de mon sexe déveloutant le temps charnel au tempo de mes mots inédits à virginité d'aube sur la peau primordiale de mon île intranquille

ma bouche repue de signes et de symboles recréant/remodelant l'ovale eau du zéro avalé englué strangulé dans un miroir asphyxié d'ombres cannibales

mon pays encore et toujours mon pays soulé de maffreusailles incandescentes dans l'indécence des ténèbres mortifères mon pays saturé d'énergie turbulente en recyclage d'anarchie et de mort dans la fornication ardente des démons et des dieux en chaleur inextinguiblement dévorante

les arbres les animaux et les chrétiens-vivants meurent

en miettes
en chiquettes
en détails
en chiquetailles
en apostrophe
en si bémol
par petits bouts
par hypothèse
entre parenthèses
dans l'étau de la peur
sous le marteau du silence
ou en plein scandale
tandis que jaillissent au mitan de la nuit des éclateries de fleurs sanglantes et des éclaboussures d'étoiles aveuglantes haussant la mise en scène d'un beau babel hallucinant.

Un artisan Place Saint-Sulpice

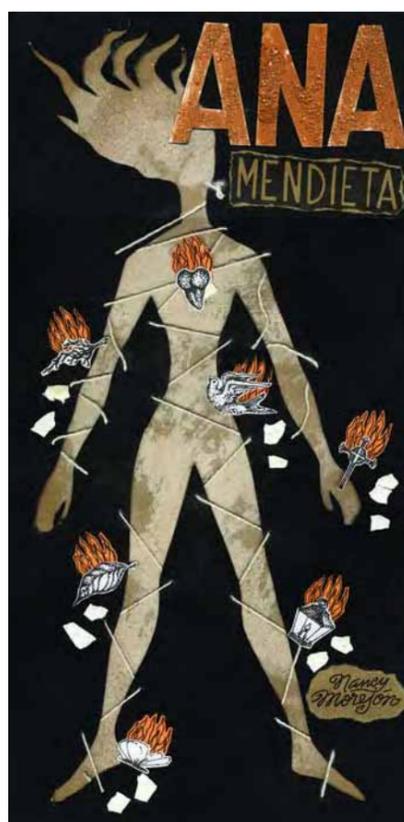
Fondée en 1985, Vigía est une maison d'édition cubaine qui réalise ses ouvrages avec du matériel rustique, du papier artisanal, des déchets industriels, des textes tapés à la machine, enluminés à la main et tirés à 200 exemplaires.

LES ÉDITIONS VIGÍA placent le lecteur face à deux codes : littéraire et plastique. Un cas de littérature comparée où se confrontent, avec des moyens très personnels, le langage littéraire et les manifestations artistiques. Plus de cinq cents auteurs ont été recréés plastiquement par les membres du Conseil des Éditions Vigía (Laura Ruiz, Agustina Ponce, Rolando Estévez, Lætitia Hernández, Gladys Mederos), également écrivains. Le travail des éditions cubaines est à chaque fois le produit de la collaboration d'un dessinateur (Enrique Ramos, Ivet Báez-Andux) et d'un écrivain, avec une typographie à la main et un tirage limité, forme moderne du livre enluminé.

Le travail artisanal de Vigía met en relief le caractère plastique de l'écriture. Les auteurs de Vigía peignent avec des lettres ou écrivent avec des dessins. Les illustrations, qui décrivent ou racontent en images la parole poétique, jusqu'à la rendre explicite, revêtent un grand intérêt. Le livre illustré se fait ainsi l'instrument de l'esprit poétique qui, de cette manière, peut atteindre un public plus large. Le travail des artistes est aussi important, voire plus que celui des écrivains qui se considèrent alors comme les coauteurs des œuvres obtenues.

Livres d'artistes à l'apparence simple, si ce n'est humble, ce qui ne signifie pas un projet sans ambition. Pour les réaliser, on emploie du papier strasse de différents grammages, du bristol, du carton d'emballage, de la paille, des pierres de la terre cubaine, du rotin ou du fil, ainsi que des bouts de natte de jonc, de l'aluminium... Avec ces matériaux, on réalise des collages où s'intègrent des éléments de la réalité de l'écrivain : fleurs de son jardin, coquille marine, sable des plages de Cuba ; il arrive même qu'on utilise des morceaux de ses vêtements ou l'empreinte de ses lèvres. Contenant et contenu jouent de concert : la forme du livre est partie intégrante de l'expression et de la signification de l'œuvre. D'une manière ou d'une autre, ces livres doivent être touchés, manipulés. Le récepteur se trouve face à des œuvres qui illustrent le caractère composite du livre d'artiste, et, dans le cas de Vigía, de la façon la plus significative : le manque de matériau, conséquence de la crise économique a stimulé l'énergie d'une création inventive.

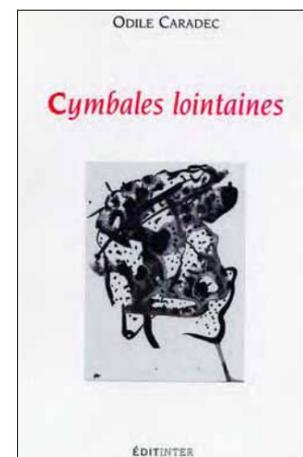
En résonance avec les auteurs de pays appartenant à la société du marché libre, les poètes et artistes des éditions Vigía essaient de nouveaux moyens d'expression qui permettent d'arriver à ce « degré zéro » de l'écriture défendu par Barthes, où nous rencontrons la réalité qu'on retrouve derrière



bleutée / Mollit l'angle du petit LU. »
Angoisse de la pension ou premiers émois amoureux, doute métaphysique ou regard satirique, *Infinitude* s'ouvre à toutes les formes de l'être-au-monde et de la parole poétique.

Au lecteur, à son tour, de se laisser porter par cette respiration singulière qui oscille de l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Joëlle Pagès-Pindon



Cymbales lointaines

Odile Caradec
Éditinter, 54 p. - 10 €

L'écriture est toujours, en quelque manière, une mise au tombeau. Encore faut-il ne pas en rater l'entrée. L'existence s'y récapitule au seuil, comme catapultée dans une parole qui semble émise de l'envers du monde. Celui qui ne peut plus rien dire dit encore « Ci-gît », spectateur vivant sa propre durée posthume. D'où la valeur insigne de ce *Sésame ferme-toi* qu'est l'épithaphe. Tout est clair désormais, le pas-sept du défunt pour sa sur-vie terrestre doit apurer les comptes, ne garder que l'essentiel, signifier densément ce qui fut. À moins qu'il ne burine lui-même sa statue équestre. Plus subtiles encore, les épithaphe apocryphes, ou celles, railleuses et épigrammatiques, que reçoit involontairement le trépassé.

Odile Caradec, dont les derniers recueils témoignent, avec *Vaches, automobiles, violoncelles* (1996), *Chant d'ostéoporose* (2000), *Silence, volubilis!* (2002) ou *Les Moines solaires* (2002), d'une écriture ludique et goguenarde, ne tente pas moins, comme Montaigne, d'apprivoiser la mort. L'humour est sa force. Alors les *Cymbales lointaines* détonent et déflagrent en rapprochant une issue qui, pour être fatale, perd sa terreur sacrée, s'humanise. La tradition est parfois celle de ce Scarron qui composa un jour l'« Épithaphe d'une dame qui mourut constipée ». La sus-dite avait eu des gourmandises, s'en était fait une règle, de sorte « qu'elle aime mieux mourir que rendre / Un remède qu'elle avoit pris ». Martial n'est pas loin ! Odile Caradec fait de la mort un « *colimaçon métaphysique* ». Elle s'y enroule, mais pour mieux l'étouffer : l'obscur ennemi est toujours tapi derrière la dalle. Le ton est parfois villonnesque. Les funérailles font des farandoles, les morts semblent observer la tragi-comédie dont ils nous abandonnent l'avant-scène. Et les titres miment cette farce dont il faut répéter qu'Odile Caradec la rehausse d'épices : « La fossoyeuse ivre », « Futuroscope » (suprêmement oxymorique), « Digestion lente », « Épithaphe d'un jeune fossoyeur » (qui a « sifflé » moult « *canettes de bière* » pour supporter sa tâche !), « Épithaphe évolutive pour chauve », « Épithaphe des poètes esquivés, à l'orée du 21^e siècle »... Il y en a pour tous les rôles. Ce recueil est un herbier et un vestiaire, le livre des trophées qu'il ne faut pas offrir à la mort.

Chacun s'y verra épinglé, chacun y rira de ses dépouilles. Mais le poète ne grave pas son nom dans le marbre. Odile Caradec a déroulé le catalogue de ses catafalques. Tout juste lit-on le nom de l'auteur. Pour elle, déni journalier de la mort, « pas d'épithaphe, pas de trace / ni larme, ni chapeau ». Mais si, pour qu'il subsiste une écriture de la mort, une mémoire, même ricanante, de la vie, nous lui tirons le nôtre.

François-Jean Authier

Il n'y a rien, mon petit

Albert-Valentin Gokelaere
Le temps des cerises, 180 p. - 19 €

Ce poète a failli ne pas exister. Fusillé au Mont-Valérien parmi les premiers otages communistes le 2 septembre 1941 à l'âge de vingt-six ans, Albert-Valentin Gokelaere n'avait publié à sa mort que trois poèmes dans *La Nouvelle Saison*, revue de Jean de Beer.

Et puis, bien sûr, l'Oubli. Son recueil *Il n'y a rien, mon petit* publié début 2004, on le doit à son fils Albert, né en 1938, qui y a travaillé plus de deux ans, et qui est mort après en avoir corrigé les épreuves, voilà quelques mois.

Il ne s'était décidé que tardivement à rassembler ces poèmes.

Élevé dans le culte héroïque de son père à la Libération, il avait mis du temps à en accepter une autre image, celle d'un jeune homme seul, d'un poète solitaire, dont Georges Hyvernaud a parlé d'une façon évidente, dans *La Peau et les os*. Car Albert-Valentin Gokelaere est poète et communiste, pas poète communiste. Voici, d'avril 1937 :

Cette heure qui m'a épinglé
Contre notre sol sans bout
Parle parle parlez, vous
Cette heure de vieux granit
et d'âtre fumée de bois
Camarades pardonnez-moi
Je ne dis rien que pour moi.

Ce poète a failli ne pas exister.

Patrice Gauthier

Absenta

Marie Huot
Le temps qu'il fait

Marie Huot est née en 1965. Elle vit à Arles où elle est bibliothécaire. Après avoir animé pendant quatre ans une revue de poésie, elle a collaboré à divers périodiques et publié deux recueils (*Les Gestes*, 1984 et *Bleu*, 1992).

Son recueil de poèmes *Absenta* a reçu, sur manuscrit, le Prix Jean Follain de la ville de Saint-Lô en 2002.

(Cassandre) « (...) Je vois et je dis des femmes muettes traversées de douleur et qui auraient voulu être aimées pour une chose secrète dont elles n'ont pas connaissance (...) »

(...) Mais la douleur me serre la gorge. J'aime le jour pour cette compassion, ça brille comme un reflet de soleil à la fenêtre du toit (...) »

Le recueil se compose d'une vingtaine de chants de femmes, délaissées, abandonnées, qui livrent leur désarroi, racontent leur détresse.

Ces récits deviennent des chants de haute volée, servis par le souffle sans apprêt de femmes mythiques nouvellement incarnées par la grâce d'un sang neuf. Aucune grandiloquence archaïque, mais la voix pénétrante des sirènes au fait de leur double nature et de leur destin. Le ton est envoûtant et c'est celui de la confiance, de la confiance interrompue. Parmi ces morceaux lyriques lacunaires, un seul chant paraît s'achever, celui de la très sage Héloïse, qui s'interrompt sur un constat que l'on voudrait la clef de voûte



la culture d'une société de plus en plus technicisée ; à savoir un message qui prend forme en 1985 et à Cuba au sein d'un groupe d'artistes réunis à Matanzas autour de la *Revista de Vigía*, et qui s'adresse à tout homme, mais peut-être avec plus de vigueur encore à nous autres qui habitons dans des pays industrialisés.

« Elle », « il », « ils », « elles » : où est l'auteur ? l'entourage ? le lecteur ? Si cette note commence par une interrogation, il n'en est pas de même de ce livre où, cependant, rien n'a recours à une affirmation outrancière. L'auteur est à l'impulsion, puis constate les émergences, en vit l'aventure. Et ce qui établit son cours acquiert *mezza voce* l'objectivité d'une rivière ou de son lit, à l'image de cet « excès » final et de ses méandres. Derrière l'immobilité de la lettre, du mot, de la page, se profile une « élaboration », peut-être dans le mouvement-même de l'encre, qui mobilise les corps et les regards ; « le regard de l'autre » pourrait bien être tout à la fois celui de l'auteur soi-même et du lecteur, dans ce processus d'*altération* auquel nous sommes invités. Une écriture exigeante comme nous en demandons, précisément en ce qu'elle échappe à toute demande. Là, une langue peu à peu « émerge », elle aussi, de la langue qui nous est commune.

María Ángeles Hermosilla Álvarez

Extraits de « Stratégies de lecture dans le livre d'artiste : le travail des éditions cubaines Vigía », María Ángeles Hermosilla Álvarez, *In Peinture et Écriture 2, le Livre d'artiste*, coll. Traverses, La Différence/Unesco, 1997.

Voir aussi Anne-Marie Albiach, *Figurations de l'image*, Flammarion, 104 p., 2004.

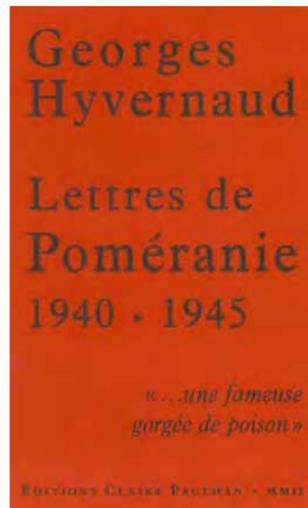
1 de l'ouvrage : « Oh Abélard comme c'est long l'amour » Oui... si long en vérité, que nous sommes pour l'heure condamnés à n'en percevoir que des bribes.

Olivier Umhauer

Vertiges construits

Élie Delamare-Deboutteville
Illustration de Gérard Zingg
Éditions Bernard Dumerchez, 88 p. - 14,50 €
Livré au vertige, Élie Delamare-Deboutteville le « conquiert », c'est-à-dire qu'il le fixe. Étrange ascèse que son nouveau recueil : de brefs poèmes en vers courts, incisifs, d'une concentration impitoyable, troués d'aphorismes lapidaires dont l'évidence coupe le souffle (« un ange sans miroir / n'est pas un ange »). La parole se conforte au rien, à la mort ; le vertige court de strophe en strophe, à la fois exaspéré et dominé par la rigueur formelle. Beaucoup de poèmes sont des sonnets (sans rimes) : l'un d'eux ouvre un miroir au vide, aux reflets qui hantent l'espace ; et puis brusquement (tercet final) tout se fige dans une équation bizarre (venue de Courbet ?) : « l'origine du monde / est quand même / un sexe séduisant ». Ailleurs voici la longue mélodie obsédante du « Garde-fou » : la folie menace, mais contrôlée, maîtrisée, par échos et leitmotiv. Il faut lire ces poèmes dont la densité minérale creuse le monde : « ô chevaux boiteux / gardez toujours / la tendresse du temps / avant que la terre / ne soit nettoyée / par la cendre ».

Jacques Douët



Lettres de Poméranie 1940-1945, « ... une fameuse gorgée de poison »

Georges Hyvernaud
Éditions Claire Paulhan, 384 p., 33 €
Debout... C'est avec les livres, ces « voix humaines », qu'Hyvernaud dans sa réclusion sans fin, tente de se maintenir. Contre l'humiliation, la promiscuité dégradante, la parodie de vie des oflags, pas une de ses lettres à sa femme, comptées, qui ne soit peuplée de littérature. Montaigne, Stendhal, les témoins, Baudelaire et Rimbaud, ses poètes, sont rejoints dans cette retraite par des familiers d'avant guerre – Apollinaire, Supervielle, Fombeure –, l'obsession d'une cantate de Claudel, des découvertes étonnantes : Michaux, Emmanuel, La Tour du Pin... Au fil du temps, voici une chantefable de Desnos pour sa fille, étrangère par l'exil, les poèmes que le couple s'écrit et s'offre, ces vers messagers de Valéry, censurés, ou encore l'évocation de ses élèves-poètes – tel, fusillé, tel autre, compagnon d'infortune... Avec leurs bulles de souvenirs – le théâtre ! – et la peur de l'usure décolorant la beauté du monde, la charge de ces lettres du futur écrivain de *La Peau et les os* nous atteint. Guy Durliat



Fiançailles des arts

Sous la direction de Mireille Calle-Gruber, en collaboration avec Pascale Risterucci, L'Harmattan
Collection Trait d'union

Une extrême tension fait la singularité de l'Œuvre-Kaplan : Toute œuvre pour Nelly Kaplan consiste à donner formes d'art à un défi. Elle habite les parages de la création revêtue de la plus puissante des métaphores-calembour à ses yeux : « un manteau de fou rire ». Seule la requiert la nécessité du travail des arts, exempt de prescriptions comme de proscriptions. Rien d'étonnant si la « carrière » de Nelly décrit une trajectoire unique. Et solitaire. Proche des surréalistes, à aucun moment elle n'adopte leur facture. Elle aura préféré à l'amour fou l'humour fou. Bien que ses films comme ses livres donnent corps à des créatures de femmes dont la renversante liberté n'a d'égale que leur inconvenance, et pour qui la séduction est le plus raffiné des moyens de vengeance, Nelly aura toujours refusé d'être le porteur drapeau des engagements féministes. Elle reçoit d'Abel Gance ses premières leçons de cinéma, mais elle prendra des partis qui ne sont qu'à elle. Il faut se la figurer munie de cette lunette d'approche que l'on voit aux images des grands forbans, ou de l'œil de cinéaste par où elle voit l'à venir. Et c'est dans cette distanciation qu'elle opère des accommodations et des mises au point sans fin : Nelly Kaplan n'oublie jamais le point de vue de l'art. Sensible à l'alliance et à l'alliage des arts, elle associe selon une combinatoire chaque fois jouée, le cinéma, la littérature, la peinture, les arts. Cette fiancée des arts fait, dans son œuvre, promesse d'à-venir, transportant le lecteur-spectateur non pas « à la source » de la création mais dans un monde plein de ressources et de ressort. De chacun elle fait un « fiancé » ou une « fiancée du pirate » – en route vers les révélations du Verbe et de la Lumière. C'est un portrait à plus d'un titre et à plusieurs têtes que voudrait dessiner ce volume. François Martinet rappelle les rencontres avec Soupault et Breton « Sous le signe de Maldoror », cependant que nous parvenons pour mémoire l'écho des voix d'Abel Gance et de Breton. Germana Orlandi Cerenza éclaire d'un jour nouveau le « dialogue exemplaire » de Kaplan avec Masson. Plusieurs interventions, passant de la page à l'écran, dressent une cartographie de la « manière » Kaplan, faisant apparaître la cohérence d'une poétique affirmée. Arlette Albert-Birot nous fait lire les ressorts du « verbe poétique » dans *Aux orchidées sauvages*, récit-matrice du film *Plaisir d'amour*. C'est une opération semblable que mène Pascale Risterucci pour le cinéma, à propos de *La Fiancée du pirate*, nous entraînant « à l'abordage » d'une œuvre qui demande au spectateur une âme de flibustier pour

De la Baltique au Marché

Les poètes estoniens présents au *Marché* différents tant par leur âge que par leur style ; l'œuvre de chacun, si originale soit-elle, reflète la réalité de la scène littéraire estonienne.

LE PLUS JEUNE d'entre eux, **Tõnu Trubetsky**, est né en 1963 et il est surtout connu comme chanteur du groupe de rock mythique Venaskond. Ses débuts de poète coïncident avec ses débuts musicaux en 1986 quand les journaux publient ses premières compositions. Suivent deux recueils *Pogo*



L'artiste à multiples facettes

et *Anarhia* qui regroupent surtout des textes de chansons. Ses poésies sont inspirées de l'esprit du « punk » international et, surtout dans sa poésie plus récente, de visions apocalyptiques mélangées à du lyrisme et à une certaine nostalgie. Artiste à multiples facettes, Trubetsky est aussi romancier ; il a publié trois romans *Inglid ja kangelased (Les Anges et les Héros)* en 1992, *Daam sinises (La Dame en bleu)* en 1994 et *Mina ja George (Moi et George)* en 1997.



Finalment, en 2003, sort son œuvre monumentale *Anarhistid (Anarchistes)* qui se veut une histoire de ce courant littéraire et philosophique. Ses œuvres sont traduites en finnois, en russe et aussi en live, langue finno-ougrienne en voie d'extinction. En plus de ses activités littéraires, Trubetsky est également réalisateur de films documentaires et de vidéos.

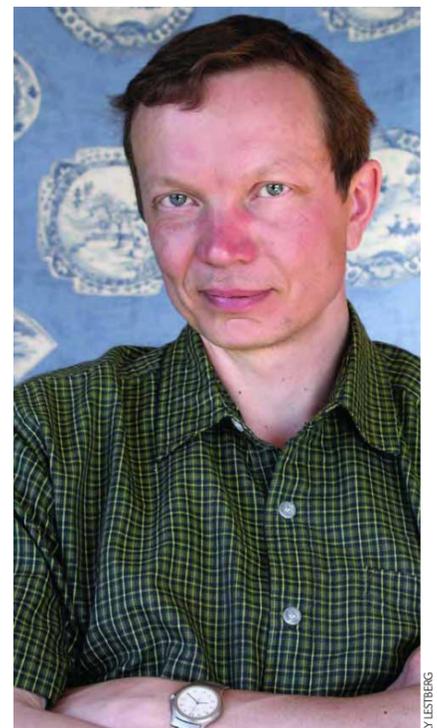
Doris Kareva, née en 1958, est incontestablement une des « perles de la longue et forte tradition de la poésie féminine en Estonie ». Ses poésies font preuve d'une grande maîtrise de la langue, d'autant plus surprenante qu'elle respecte strictement la forme, autrement dit-elle fait entrer un



Une grande maîtrise de la langue

maximum de sens dans un minimum de mots, chargées d'une sensibilité métaphysique hors du commun. Le résultat de ce style dépouillé est une écriture très claire, très directe, qui propose en même temps un nombre presque illimité d'interprétations possibles – tout ceci toujours accompagné d'une sensibilité vis-à-vis de la langue également hors du commun. Comme ses mots, ses livres se font de plus en plus rares : au cours des trente dernières années, Kareva n'a publié qu'une dizaine de recueils dont le dernier, *Mandragora (Mandragore)*, en 2002, a connu un vif succès auprès du public. On peut considérer que l'accomplissement de la poésie qui est celle de Kareva est un retrait volontaire dans le pays frontière de silence.

Tõnu Õnnepalu, né en 1962, est avant tout connu pour son *Pays frontière (Piiririik)*, roman qu'il a écrit à Paris pendant un séjour



La nouvelle génération d'écrivains

de travail. Mais il a débuté sa carrière d'écrivain comme poète. D'abord assez contemplative et centrée sur la nature, sa poésie a évolué au fil des années pour devenir plus subjective, plus inquiète, plus philosophique aussi. Au début des années 90, avec derrière lui trois recueils de poèmes, Tõnu Õnnepalu était considéré comme un jeune auteur plein de promesses, un des représentants « exemplaires » de la nouvelle génération d'écrivains estoniens. Aujourd'hui, entièrement consacré à sa carrière de romancier, il a toutefois su garder le même style qui caractérisait déjà son œuvre poétique : ses livres deviennent de plus en plus personnels, voire intimes, comme son avant-dernier roman, *Harjutused (Exercices)*, sous la forme d'un journal personnel, et de plus en plus philosophique.

Tarah Xaintorxare, poète français d'origine estonienne, a publié quelques poèmes dans la *Revueexpress 2003*. Traducteur de Karl Ristikivi et de Tõnu Trubetsky.

L'Estonien parisien



La nuit s'éveille

Vendredi 25 juin

20 h Fayoum

extraits de *Morceaux de ciel, presque rien*
de Claude Esteban
dits par Maurice Antoni – Abdel Hadi Elharbi, oud

20 h 20 L'Oulipo salue Noël Arnaud

Marcel Bénabou, François Caradec, Paul Fournel, Hervé Le Tellier...

**20 h 40 L'Europe par la petite porte : l'Estonie
Hommage à Karl Ristikivi**

Chemin terrestre, extrait, traduction de Tarah Montbéliatz
avec Enne Rämmeld et Claude Merlin

Poètes d'Estonie

Doris Kareva, traductions de Antoine Chalvin
Tõnu Õnnepalu, traductions de Antoine Chalvin
Tõnu Trubetsky, traductions de Tarah Montbéliatz
Tarah Xaintorxare

21 h 50 La fête de l'instant

Krystyna Rodowska (Pologne)

22 h Des veilleurs

Présentés par Emmanuel Lequeux
Martin Bakero, Juliette Fontaine
Emmanuel Lequeux, Julien Marcland, Laurence Vielle

22 h 45 Pour qui danse la mouche

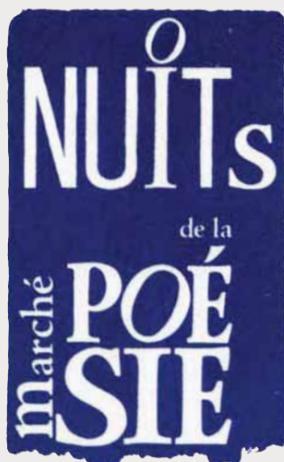
Poésie/action de François Philipponnat, avec Nadine Cabarrot

23 h Plume d'ange pour Claude Nougaro

Serge Pey

23 h 15 Temporelle

Sapho
Vicente Almaraz (guitare flamenco)



i Que viva poesía! (et le reste aussi...)

Samedi 26 juin

20 h Tango japonais

performance de Takako Hasekura avec Kenjiro Hajiwara

20 h 10 Quatre premières voix d'Espagne

(en souvenir du 11M)

José María Alvarez, Felipe Benítez Reyes, Vicente Gallego
Dionisia García, traductions de François-Michel Durazzo

20 h 40 Pablo Neruda, Les Hauteurs du Machu-Picchu

extraits lus par Ève Griliquez et Jean-Luc Debattice
chant et musique (kena, bombos, charango), Luis Rigou
avec l'aimable participation d'Alejandro Guerrero
avec la voix de Pablo Neruda (centenaire de sa naissance)

20 h 55 Deux voix catalanes

Carles Duarte, Jaume Pont,
traductions de François-Michel Durazzo

21 h 10 i Cuba sí, Cubano!

César López, lecture bilingue avec Odette Casamayor

21 h 25 Vues d'ailleurs pour mots d'ici

Gérard Pitiot et ses musiciens
Gérard Chapème, harmonica/polyphonia
Bruno Lucenti, piano/claviers
Éric Sanarens, percussions
poèmes d'Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, Léon Laleau
René Depestre, Édouard Maunick...

21 h 45 Trois autres voix d'Espagne

(en souvenir du 11M)

Carlos Marzal, Jaime Siles, Luis Antonio de Villena
traductions de François-Michel Durazzo
Henry Gil pour Jaime Siles

22 h 05 Frankétienne-Haïti

Frankétienne

22 h 15 Maizál del gregoriano / Maïs en grégorien

Arnaldo Calveyra (Argentine), traduction Anne Picard
lecture par l'auteur et par Charles Gonzalez

22 h 30 Roberto Juarroz Vertige vertical

Concert/lecture électro-poétique
compagnie Chemin magnétique et Bretzel-lab

23 h Fogata de ramitas y huesos / Feux de brindilles et d'os

Roxana Páez (Argentine)
traduction Geneviève Huttin et Roxana Páez

23 h 10 Poèmes d'eau et de lumière

Luis Mizón (Chili), traduction Zéno Bianu, lecture bilingue

23 h 20 Les poèmes du colonel

Ramiro Oviedo Valdivieso (Équateur) et Charles Gonzalez

23 h 30 Ailleurs, l'oubli

Jabbar Yassin Hussin (Iraq) et Serge Pey

Les interventions seront ponctuées par le **Duende** d'Angel Pastor

Podium du **Marché**

soirées présentées et animées par Marc Delouze

1

prendre d'assaut les préjugés, les frilosités, les violences hypocrites et les veuleries de notre quotidien. Mireille Calle-Gruber interroge dans les films documentaires les dispositifs par lesquels Nelly Kaplan fait que nous pouvons « voir le cinéma en peinture ».

Tout, dans l'œuvre de Kaplan est appelé à circuler. Est appelé *pour* circuler, glisser, dévoyer, séduire... Georges Sebbag suit ainsi la circulation des durées entre « la page, le drap et l'écran », ainsi que de tout un Bestiaire Belen : panthères, bisons blanc d'or, chats. Étienne Klein s'attache aux avatars du chat de Schrödinger et le privilège est rare de s'aventurer sous l'égide d'un physicien de l'atome dans les univers parallèles de récits comme *La Gardienne du Temps* ou *Ils furent une étrange comète*. Affaire de circulation encore avec Michel Landi, graphiste affichiste de son métier qui a créé la silhouette de l'irrévérencieuse Fiancée mais aussi les décors du film, les affiches de *Néa*, *Charles et Lucie*, *Plaisir d'amour*. Il parle « de l'intérieur » : l'affiche sera la « première image du film » donnée à voir sur les colonnes publicitaires. Il s'agit toujours, pour Nelly Kaplan, de faire œuvre de subversion. Claude Makovskij, scénariste, producteur et critique d'art, nous rappelle que le pouvoir féminin constitue dans ses films la plus grande force de soulèvement. C'est, à sa manière, la thèse de la révolutionnaire que reprend le poète et essayiste Denys-Louis Colaux : les « forces libératrices de la subversion » qu'incarment chez Kaplan : Marie, Belen, Néa... autant de figures qui sont un peu les doubles de Nelly. L'Œuvre-Kaplan continue à nous parler des demains et à nous entraîner dans le monde panique des arts. Mireille Calle-Gruber

Lumière océane du petit matin

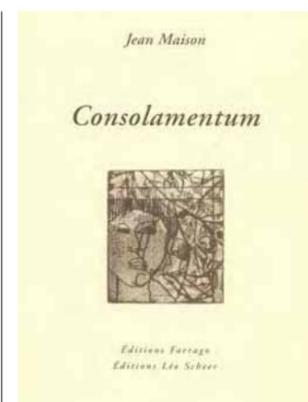
Hery Mahavanona
Grand Océan éditions

Hery Mahavanona vit à Madagascar, dans la capitale Tananarive, et partage avec *Lumière océane du petit matin* son amour pour sa région natale située au cœur des forêts de l'Est. Dans une prose poétique marquée par la vivacité, le rythme, l'audace des formules, il évoque les conditions de vie désespérantes et la joie de la rencontre, la solitude et la chaleur des veillées chantées, les femmes vieillies trop vite, le passé glorieux des guerriers, les rizières, le fleuve Faraony et le Mont Ikongo, lieux mythiques associés aux rébellions. Loin de l'exotisme attendri comme de la provocation agressive, cette langue recrée l'« univers tanala » complexe, tente de « guérir les plaies ouvertes », nous transporte au cœur de mots ciselés et miraculeusement capables de faire éclore une autre forêt, celle de l'amour et de la révolte, de la compassion et de l'admiration. Ce recueil fait suite à *Urgence d'écriture*, qui avait reçu de Prix de Poésie du Grand Océan en 1999. L'auteur est aussi puissant dans son écriture que discret dans la vie littéraire malgache, dont il se tient à l'écart pour poursuivre une carrière de militaire. Dominique Ranaivoson-Hecht

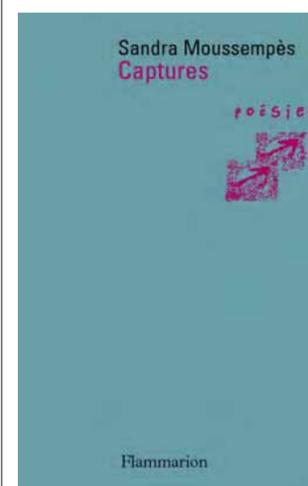
Consolamentum

Jean Maison
Éditions Farrago / Léo Scheer, 102 p.

« Il n'y a de poèmes que d'amour » : poète-tisanier, cueilleur d'aromates et observateur du verbe, Jean Maison le pèlerin place ses pas dans la tradition d'un lyrisme de célébration. Le recueil dit la disparition de l'inspiratrice, « lumière fertile », qui d'un seul regard le faisait « éclore », révélé à lui-même, et le faisait grandir sous les astres. Source de la douleur, la femme



absente est également dispensatrice du « consolament », dans une poésie qui part en quête d'une présence charnelle, sensuelle, avec les mots les plus simples, et les plus évidents, salvateurs comme le sont les « simples » recueillis par le botaniste. Placés sous l'égide d'une spiritualité cathare, les poèmes retiennent l'essentiel du baptême mystique qu'est le *consolamentum* : la tension vers une libération de l'âme. Dans sa quête de Dieu, le doute est le ferment de la foi, et la foi une fidélité à une haute conception de la dignité humaine. La poésie devient « chemin d'éveil décisif », pour soi et pour autrui, « forme la plus libre de l'espérance ». C'est une poésie actuelle, parole critique et pétrie d'interrogations, « suite de mots, suite de mort, infatigable folie qui nous tourmente, la main tenue à la source du sauf-conduit ». « Feuilles de lucidité » légèrement ironiques envers eux-mêmes, les poèmes qui évoquent leur propre genèse sont parmi les plus beaux. Ils ne tendent plus à l'exorcisme, mais célèbrent la renaissance d'un grand poète à lui-même. Élodie Bouygues



Captures

Sandra Moussempès
Éditions Flammarion, 132 p. - 15,50 €
Moussempès s'avance et présente ses inquiétudes. Sa voix glisse et jongle avec les métamorphoses : celles du poème, celles des souvenirs et de leur perception aux échos tremblés. Sa voix s'écorche, mais sans pathos : c'est rare et si juste. Et si elle s'avance ainsi, c'est par goût du risque, le vrai, à l'opposé du « *silence des agnelles* ». Dans son troisième recueil, *Captures*, Sandra Moussempès, a opté pour un récit fragmenté, qui s'ouvre sur l'image du père « en songe réel dans un autre café », mais une narration disloquée dont chaque pièce décrit un petit cercle parfait et autonome. Elle s'amuse, déforme et multiplie les perspectives (effets de loupe, coups de projecteurs, travellings déroutants...). Ce sont là des « *natures vives* » où défilent les photos d'enfance, les comptines, les scènes nuptiales, dans un drôle de jeu mêlé par des mécanismes d'attraction. Le sexe y est toujours tapi, hors-champ, avec ses larmes prêtes et ses nuisettes : les élans

1
sont luxueux mais jamais aboutis. De même, son style épuré trace une frontière nouvelle entre mélancolie et pieds-denez, lâchant le lecteur au milieu du gué, au centre de la marelle.

La poésie audacieuse de Moussempès confirme, depuis les premiers textes de Danielle Collobert, qu'il existe vraiment une écriture proprement féminine dans la poésie d'aujourd'hui, tout comme a pu naître il y a plus d'un demi-siècle une écriture « nègre ». « Aux nénuphars inquiétés d'une présence : je réponds/ la bouteille est vide/ temps mort et sur le bras/ J'observe un dégradé tout en lisant votre livre ». Puisse cette voix se répéter et nous résonner longtemps encore.

Thierry Clermont

Le vide après tout Le roman des postures

Bernard Noël

Le vide après tout, La Dragonne - 15 €

Bernard Noël / Jean-Michel Marchetti

Le roman des postures

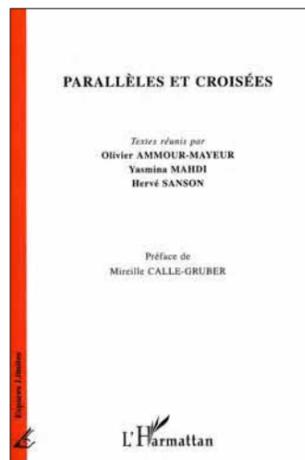
Fata Morgana - 11 €

Bernard Noël / Jean-Marc Scanreigh

« Il y a des dizaines d'années que j'écris dans l'espoir d'assister au suintement physique de la pensée », écrit Bernard Noël dans *Romans d'un regard* (P.O.L, 2003), suite naturelle du *Journal du regard* et des *Onze romans d'œil*, en exprimant le désir d'une sorte d'incarnation du mental dans le verbal dont l'éloquence visible de la peinture serait la manifestation la plus immédiate. Relation fertile et réciproquement maïeutique que celle de Bernard Noël avec l'œuvre des peintres ; sa poésie en écrit et s'y inscrit, en retire des images dont la parole est l'expansion et la continuation visant l'inépuisé de l'exprimé. Dans *Le Vide après tout* (La Dragonne, 2003), les vingt-neuf poèmes (deux quintils, suivis d'un vers final) sont le texte en regard d'un récit pictural peint par Jean-Michel Marchetti où les dessins « figurent un état sans image ». Les poèmes sondent leur « vide créateur », présence extra-symbolique d'empreintes et de scarifications qui font de la surface un espace métamorphique de nuances et de transparences évoquant la blessure, la verticalité vertébrale, la lumière absolue. L'intuition majeure de Bernard Noël a été notamment de définir un espace d'observation allant du dos du peintre au dos de la toile, lieu d'échange, de circulation et l'élaboration de l'image à travers une respiration visuelle qui aère la pensée. Théorèse du regard se perdant dans sa propre matière, habitant les silences, touchant de « la peau de l'œil » l'ombre et la trace de ce qu'on voit : « la matière change à mesure qu'on la regarde/ elle s'éclaircit s'aère s'exalte ». Ici et ailleurs coïncident dans cet espace rendu charnel par le toucher visuel (« l'œil tâte un instant l'espace »), là où le geste du peintre évoque un tracé mental qui en efface la *Genèse* : « le geste s'efface dans le signe qu'il fait », « tout commence sous le crayon et finit dans l'œil », « ceci est mon corps a déclaré le Fils/en se mangeant lui-même ». Ainsi l'inexplicable de l'apparition interroge le spectateur, le vide de sa langue face à l'ineffable de la beauté (Valéry Docet) : « la beauté ne laisse rien à dire/ elle est le désespoir du vocabulaire ». Perméabilité du corps aux suggestions de l'image qu'on retrouve également dans *Le Roman des postures*, où la série de fragments poétiques en prose au bas de la page dialogue avec la jubilation orgastique du corps pluriel dessiné par Jean-Marc Scanreigh en matérialisant physiologiquement la présence charnelle d'une parole-excrétion :

« L'étreinte est une manière de donner à l'espace une élasticité favorable ». Travail de « dialecticien expérimental »

Fabio Scotto



Parallèles et croisées

Collectif

Dirigé par Olivier Ammour-Mayeur,

Hervé Sanson et Yasmina Mahdi

Autres collaborateurs : H. Bauchau,

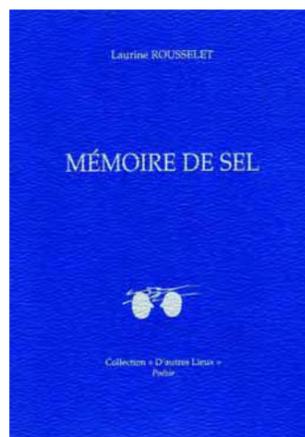
M. Calle-Gruber, F. Coissard, C. Davenne,

S. Dupont, J. Gaucher, H. Nacer-Khodja,

M. Ogawa, S. Priet, S. Remes, O. Salleso,

K. Wei, L'Harmattan, 262 p. - 24 €

Le volume *Parallèles et croisées* se veut une entreprise interdisciplinaire, attentive à toutes les pratiques artistiques. Ce premier opus de la collection « Espaces limites » atteste d'une disponibilité aux différentes expressions et d'une curiosité à l'égard d'écrivains très différents. Ces textes montrent une faculté certaine à entrer en résonance, à tisser des analogies et à prolonger la réflexion amorcée. Il convient de noter la richesse de l'entretien avec Henry Bauchau et les pages créatives que sont les textes poétiques qui prolongent autrement la réflexion sur l'objet littéraire en liant théorie et pratique. Quant aux arts plastiques, ils sont particulièrement représentés dans cet ouvrage. Rendons en outre hommage à la grande qualité des reproductions photographiques d'œuvres de Claude Cahun. Cette entreprise, initiée par de jeunes chercheurs de l'université Paris VIII, mérite de trouver une audience et un prolongement durables. Sofiane Laghouati



Mémoires de sel

Laurine Rousselet

L'Inventaire

Collection D'autres lieux, 72 p. - 12 €

Dans les hauteurs du non-dit.

« Il y a toujours quelque chose d'illisible dans un poème digne de ce nom, avançait Georges Perros. L'illisible, c'est le poème lui-même rendu équivalent à la nature. » Avec *Mémoire de sel*, traduit en arabe par le musicien Abed Azrié, dans la belle collection « D'autres lieux » – laquelle propose des éditions bilingues de poètes français contemporains –, Laurine Rousselet nous donne un chant tendu d'assonances jouant



Michel Camus avec son fidèle Bruss, et Émile Lanc au Marché.

PIERRE MERTENS

Pour Émile Lanc

Lettre à Monique Dorsel, Théâtre-Poème de Bruxelles

Le 8 mai (jour dit « de la victoire »)

SI CHÈRE MONIQUE, ma vieille Monique, ma si terriblement jeune, tu serais donc veuve, à présent ? Mais non : il était toi, tu étais lui. Donc, tu serais plutôt « amputée ». Mais la douleur fantomale qui le maintient en toi assume encore sa présence. Presque un demi-siècle de vie commune. (Et il vous reste pourtant tant de choses à partager encore. Partager, oui : vraiment l'infinif qui vous ressemble le mieux, vous définit le plus.)

Vous vous êtes connus en 1958 : l'année de l'exposition universelle. Depuis lors, vous n'avez pas cessé de vous exposer vous-même, ensemble. Il fut décorateur, et il ne s'est jamais lassé de monter le décor de votre quotidien. Il fut metteur en scène, et nous avons assisté, ravis, aux multiples « reprises » ; et aux « prolongations » du spectacle où il mettait en scène, aussi, le spectacle de votre légende. Il fut réalisateur et il nous transmet, tout au

long des années, les informations à votre propos qui tombaient sur le téléscripteur. Autant d'émissions spéciales... Sculptant le fer, il façonna un peu une forme qui était en acier trempé. Il t'inocula l'amour forcené du texte : lettre et esprit. Oui, il était bien tout cela à la fois. « Mic » de la Mirandole. Il avait la sagesse courtoise, elle ne pesait pas. Et la culture, allègre. Cela poussait à l'optimisme. Il était résolument moderne. Par amour fou du passé. (Pour lui, il n'y avait pas d'âge moyen...)

Si vivre est un titre de noblesse, il fut un beau prince
Si c'est un combat, il fut un magnifique pugiliste
Si c'est une noble cause, il fut un fervent militant
Si c'est une science, il fut un vrai savant.

Chère Monique, tu fus son voyage. Et il fut un grand navigateur.

Loïc HERRY

Vendredi 18 janvier 1991 1 heure du matin

d'antenne en antenne, l'alerte
– vieille peur réveillée dans un vieil os –
on avait oublié

rumeur du fleuve – écoute ! – défait la
transparence des gestes

la pluie même prend une autre saveur
– souffle bleu du schiste

le chasseur mythique F-15 – un T-shirt
Snoopy – l'avion invisible

journal déplié – radio branchée – groupes
et voix

on parle du dernier film et de la dernière
heure

rumeur du fleuve – raclement du seau –
le fond du puits ?

l'écume dissout les étoiles – pays
biblique

vendredi 18 janvier 1991 : une heure
du matin : alerte aux gaz en Israël

écoute ! – AWACS – veille de nuit –
comme elle tourne (la tête)

un marin dans la cabine, entre les yeux
rouges et les nombres, – la nuit est sur
sa nuque –

parfois se souvient que cet écran c'est la
mer, ces points, des navires et des avions

au-delà des machines est tapie la planète
– large silence nocturne – les villes
endormies

et là-bas près du port quelqu'un
le cherche entre les rêves et les étoiles

il regarde l'écran – les doigts
immatériels palpent l'invisible

écoute – couronne des satellites –
aujourd'hui c'est la guerre

il est sorti du pays biblique, celui qui
semait des clochers sur les sentiers celtes

vaisseau gris dans la nuit – alerte
sur l'Arabie

dans le cercle le signe – on court dans
les cursives – les pilotes basculent

vers ce chiffre qui saigne dans l'espace

AWACS – comme elle tourne (la Terre) –
aujourd'hui c'est la guerre

un Ange – un saint – pieds nus sur
la pierre bleue – cet appel !

AMADOU LAMINE SALL

L'armée et la police à la rescousse de la poésie !

Le poète Amadou Lamine Sall, lauréat de Grands prix de l'Académie française nous confie : « Au Sénégal, la poésie est le moteur des forces armées, de la gendarmerie, de la police et de la douane... »

QUEL BEAU PAYS que celui de Léopold Sédar Senghor ! Un étranger débarquant un jour au Sénégal, dit au premier soldat en faction rencontré dans le hall de l'aéroport : « Où pourrais-je parler à un poète ? – Lequel ? lui demanda le soldat. C'est qu'ici, il y en a partout monsieur. »

Au cours d'une émission de télévision au Québec, le journaliste me demanda : « Combien y a-t-il de poètes au Sénégal ? » J'avais trouvé la question... surprenante et même drôle. Je répondis sans hésiter : « Près de neuf millions, un peu l'équivalent de la population totale du Sénégal. » Silence autour de la table...

Voilà sans détour mon pays. Voilà le Sénégal à qui ses artistes, ses écrivains et ses poètes ont donné une existence plus importante encore que son existence réelle !

Revenons à l'emprise, mieux : à l'appartenance en une osmose totale de la poésie avec toutes les couches de la société sénégalaise. D'autres s'en étonnent. Pas les Sénégalais. Parce que Senghor avait bien semé la graine. Parce que notre société est une société de poésie. « Il suffit de nommer les choses, dit Senghor, pour que la poésie soit ! ». C'est elle qui rythme notre vie au quotidien. Elle dit nos joies, elle dit nos douleurs. Comme j'aime à le dire, chez nous, même la démarche des femmes est en alexandrins !

En créant la Maison africaine de la poésie internationale et, en son sein, les éditions Feu de brousse, exclusivement réservées à la poésie pendant des années, je tenais à « doper » davantage les poètes et la poésie dans mon pays et en Afrique. Nos tirages ont toujours tourné entre 1000 et 2000 exemplaires. Nos meilleures ventes se font au sein de l'armée sénégalaise, de la gendarmerie, de la police et de la douane. Viennent ensuite les écoles, lycées et collèges, les personnels des banques, des mutuelles d'épargne, les avocats et les juges, le personnel pénitencier. D'ailleurs, dans l'armée et la police des gradés ont déjà publié de la poésie. Leurs séances de dédicaces sont impressionnantes et presque surréalistes car on se croirait à une parade militaire au milieu de nombreux invités civils, musiciens, chanteurs, comédiens, journalistes. Ils sont par ailleurs légion ceux qui, parmi eux, nous ont fait parvenir leurs manuscrits.



Mouna ne manquait jamais l'occasion de nous marquer par sa présence durant les quatre jours.

L'héritage senghorien, c'est évident, n'est pas absent de cette singularité bien sénégalaise. En effet, avoir eu pendant vingt années un poète de la dimension de Senghor comme président de la République a énormément influencé les mentalités et les comportements. Tous les Sénégalais rêvent

« L'héritage senghorien n'est pas absent de cette singularité bien sénégalaise. »

d'écrire ou de parler le français aussi bien que Senghor. Les hauts cadres et dignitaires de l'État ne pouvaient donc pas être insensibles à la poésie. Il n'y eut pas une seule intervention ou discours de Senghor dont la poésie fut absente. Il faut ajouter que l'armée sénégalaise, comme la gendarmerie, la police ou la douane sont composées de cadres de haut niveau qui, dans leur majorité, ont d'abord, comme Senghor, fait leurs humanités en latin et grec, avant d'aller choisir des spécialisations auprès des grandes écoles de formation militaire, en France, mais aussi aux États-Unis et en Angleterre.

Et puis, ne fallait-il pas quelque part plaire au maître, attirer son attention ? Qui sait ? Je ne puis taire la devise des Forces armées sénégalaises que le poète Senghor a fait inscrire au fronton des casernes et sur les emblèmes : « On nous tue, on ne nous déshonore pas. »

Pour moi, combien de fois, en pleine circulation dans la capitale sénégalaise, Dakar, me suis-je fait arrêter par des policiers qui en lieu et place de l'usuel « vos papiers, monsieur ! », m'interpellaient : « Un recueil de poésie, monsieur Sall, ou c'est la fourrière ! » Un autre fait rare dans le monde : une émission de télévision de près de quarante-cinq minutes, « La voix des poètes » a été pendant près de vingt ans la tribune des poètes sénégalais et du monde de passage

à Dakar. L'émission était animée par Lucien et Jacqueline Lemoine, poètes et comédiens tous les deux. Cette émission révéla à leurs débuts de nombreux poètes et suscita autour de la poésie un intérêt irremplaçable. Alors, la radio d'État n'était pas en reste. La poésie y occupait une place fort enviée. Bien sûr, je tente tous les jours, sans relâche, de faire vivre cette poésie. C'est devenu pour moi un devoir citoyen.

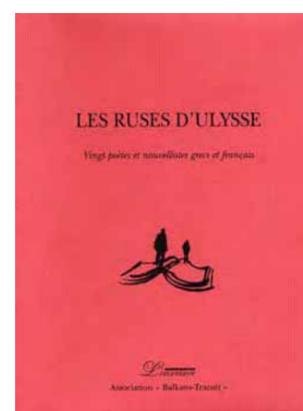
Aux media cités s'est ajoutée, en 1974, la création par Léopold Sédar Senghor des Nouvelles éditions africaines. Cette maison d'édition qui, très tôt, s'était voulue régionale, couvrait la Côte d'Ivoire et le Togo. Elle révéla de grands poètes sénégalais et africains car Senghor tenait à créer une relève hardie autour de la poésie. Son obsession – et il me le confiait souvent –, était de donner sa chance à une nouvelle génération de poètes, d'expression française s'entend. Il s'inquiétait de voir une relève digne de nom. En dehors du poète congolais Tchicaya U Tamsi, Senghor ne voyait rien venir au début des années soixante-dix. Il faut encore saluer ici cette vision du poète et de l'homme d'État. N'oublions pas que Léopold Sédar Senghor quittera librement le pouvoir en décembre 1980 pour laisser son fauteuil à Abdou Diouf, aujourd'hui Secrétaire Général de

L'Organisation internationale de la francophonie, une organisation que le poète président – c'est l'ordre alphabétique – avait créée avec ses amis Habib Bourguiba de Tunisie et Diori Hamani du Niger pour la défense et l'illustration de la langue française. Aujourd'hui encore la poésie vit et respire au Sénégal. Nous devons également faire tout pour qu'elle respire ailleurs. Elle vit au Québec, poésie nombreuse et neuve Elle transpire en France et tente obstinément d'y vivre chez de merveilleux petits éditeurs, chez des hommes d'État comme Jacques Chirac que ses charges n'empêchent pas de sortir au grand jour avec cette belle compagne qu'il chérit, chez Dominique de Villepin, fou de poésie, chevalier passionné aux côtés des voleurs de feu. Je n'oublie pas les poètes français eux-mêmes, même si des noms glorieux tardent à être connus hors de l'hexagone, comme le furent hier, Aragon, Éluard, Char, Claudel, Saint-John Perse, Pierre Emmanuel.

Au Sénégal, les poètes Birago Diop, David Diop, Lamine Diakhaté, Charles Carrère, Ibrahima Sall, Babacar Sall, Nabil Haïdar sont parmi les plus « habités ». La poésie comme présence et lumière, comme vie et patrie vierge d'injustice et d'oppression, continue à être ce « sourire sénégalais qui est le soleil du cœur » (Senghor).

Amadou Lamine Sall

1 harmoniquement de la rupture tonale et pose la langue, désastre obscur où choit encore le plus impérieux désir, en chantier exalté du non-dit. Ce « phrasier insoumis » tient par l'extrême tension, dans la dévolution conjuguée de Mallarmé et d'Alban Berg, d'un dire au bord crucial de l'aveu et qui vise par chutes et rebonds la mire dansante de l'absolu. Laurine Rousselet, semble-t-il, recherche le juste cri, en phase élocutoire, qui puisse approcher la parole authentique, montée de cette torsion vibrante, inclusive, du dehors en lui-même, que serait peut-être l'esprit en sa blessure d'être corps. Après *Tambours* paru l'an passé chez Dumerchez et *L'Ange défunt* (Alain Benoît), elle affirme sa place et son art avec ce fier recueil ou trépident les vents d'Orient. « Cela se relit avec des yeux d'autrefois et de demain, ouvert sur le fort Livre des fièvres » écrit en préface Marcel Moreau. Hubert Haddad



Les ruses d'Ulysse

Collectif

Les Ruses d'Ulysse, vingt poètes et novellistes, grecs et français. B. Molfessis, K. Anghelaki-Rooke, M. Ganas, D. Dimitriadis, E. Fakinou, T. Patrikiotis, S. Pascalis, C. Lontakis, K. Dimoula, C. Valetas et Y. Jouan, S. Pey, J. Pompiani-Miniac, D. Grandmont, J. Phyllis, Y. Le Men, L. Rousselet, H. Labrusse, H. Haddad, A. A. Waberi. *L'Inventaire et Balkans-Transit*, 176 p. - 20 €

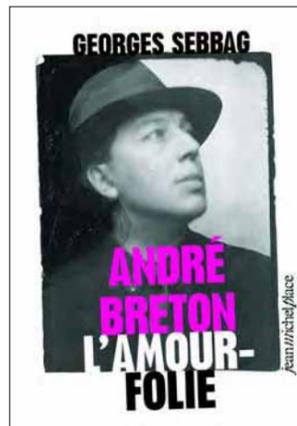
Dans le cadre des Rencontres organisées autour d'*Une autre Grèce*, qui se sont déroulées à Caen du 2 mars au 2 avril, l'association Balkans-Transit a livré, en co-édition avec *L'Inventaire*, et avec le concours du ministère hellénique de la Culture, ce recueil bilingue rassemblant les textes de vingt poètes et novellistes, grecs et français. Une large palette d'auteurs offrant une remarquable variété d'approches croisées entre deux langues vigoureusement poétiques. En l'occurrence, les ruses d'Ulysse et, certainement, ses voyages auxquels répondent alternativement en écho les va-et-vient de la trame de Pénélope, délimitent les actes eux-mêmes de l'écriture, cette *Odyssée* interminable et toujours imprévisible. À sa manière, chaque auteur est une île ou une escale au cours d'un travail qui ne cesse de différer un retour bien improbable, vers une quelconque terre d'asile qu'Ulysse lui-même – nous apprend une autre version de sa légende –, s'empressera de quitter à nouveau. Hughes Labrusse

André Breton l'amour-folie

Georges Sebbag

Jean-Michel Place, 288 p. - 23 €

On connaissait Breton chantre de l'amour fou et de l'union libre ; on connaissait Nadja par le livre qu'il lui avait dédié, Suzanne par l'ardeur de ses dernières pages ou l'ouverture des *Vases communicants*. Les mieux informés savaient que la femme au gant, dans *Nadja*, n'était autre que Lise Meyer, mieux connue



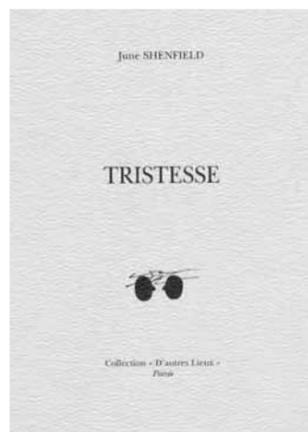
comme Lise Deharme, qu'elle avait également inspiré certaines des pages les plus égarées de l'« Introduction au discours sur le peu de réalité ». Encore se demandait-on parfois si ces portraits, si ces amours tout en *aspiration* n'avaient pas été par trop « littéraires » – s'ils avaient été aussi aux couleurs de la vie. Les doutes ici en seront pour leur frais, avec un ouvrage qui offre tous les aspects de ce que l'on voudrait nommer un livre-sismographe. Un tel livre, pour convaincre, relevait deux défis. Celui de l'information d'abord, et l'on ne peut que saluer son apport dans ce domaine. Des lettres récemment divulguées de Nadja aux extraits si nombreux de la correspondance inédite de Breton, le lecteur est aux prises avec des documents dont la nouveauté ne le cède qu'à l'émotion qui les anime. Pris sur le vif, les élans amoureux ne cessent d'irradier et c'est un des grands mérites d'*André Breton l'amour-folie*, de ce point de vue, que de donner également la parole aux femmes aimées, aux femmes aimantes. Passage de Simone, l'épouse, passage de Nadja, de Suzanne surtout... leurs voix retrouvées tissent autour du poète une séduisante constellation sentimentale. Les divers témoignages de Suzanne, la plupart inédits, ne sont rien moins qu'émouvants et jettent une lumière nouvelle sur la destinée du poète comme du surréalisme. Mais il était aussi un second défi que relevait ce livre. Tous ces documents en effet eussent été de peu sans un certain ton, un accueil respectueux de leurs enthousiasmes comme de leurs souffrances. Georges Sebbag, à coup sûr, a trouvé ce ton, au plus loin de la vulgarité cultivée naguère par un Pastoureaux, au plus près des mouvements du cœur. Le récit y gagne cette valeur sensible sans laquelle il eût été des plus infidèles à la personnalité même de Breton. On pourra douter des « durées automatiques » mises en place par l'auteur – dans une tradition bien surréaliste. Le portrait n'en restera pas moins au plus proche d'une certaine vibration qui fait tout l'attrait de son modèle. Car c'est encore un étonnant Breton qui ressort de cet ouvrage, cultivant dans un même temps, et de la manière la plus ouverte, la relation privilégiée avec sa femme et les amours-folies qui l'emportent, taillant à même la passion cette « maison de verre » impossible dont il se réclamait. Transparent jusqu'à l'impensable, vivant aux ordres les plus rigoureux de la rencontre – rien de plus romanesque que le départ avec Suzanne –, le poète offre en sa vie comme en ses œuvres une silhouette absolument séduisante. Emmanuel Rubio

Tristesse

June Shenfield

édition bilingue, traduite de l'anglais par Jean Migrenne, L'Inventaire, coll. *D'autres lieux*, 72 p. - 12 €

Pourquoi j'ai traduit June Shenfield ?



a) Parce qu'on me l'a demandé : Je ne la connaissais pas.

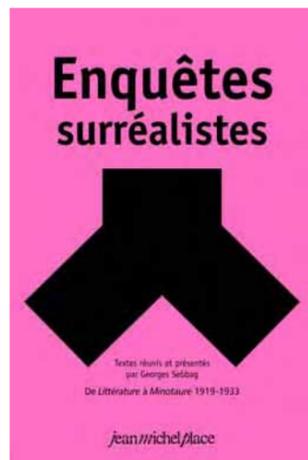
b) Parce que lorsque l'on me demande de traduire, et de la poésie de surcroît, c'est comme si on me proposait d'ouvrir une caisse de bon champagne. Allez donc demander à un âne s'il n'aime pas les chardons.

c) Parce que j'avais le temps. Mais je l'aurais fait même si je ne l'avais pas eu. J'ai bien fait tout Dylan Thomas et tout Richard Wilbur, sans compter tous les autres, alors que j'étais encore en activité.

d) Parce que je l'ai lue. D'abord les premiers poèmes, puis les nouvelles productions. J'ai tout de suite été emporté par le flux d'énergie vitale concentré dans cette œuvre de lutte contre une mort programmée.

e) Parce que j'ai d'abord correspondu avec l'auteur, que j'ai fini par rencontrer, et pu ainsi comprendre (ou du moins essayer de le faire) les détails matériels, le choix de mots ou d'images dont elle seule a la clef. Sans collaboration minutieuse (ou presque) avec un auteur, nul traducteur, dans de telles circonstances, ne peut prétendre atteindre la précision requise par l'honnêteté intellectuelle la plus élémentaire. Dans la traduction beaucoup se perd. Il ne serait pas décent que beaucoup se créât en compensation, qui serait imposture.

Jean Migrenne



Enquêtes surréalistes

Textes réunis et présentés par Georges Sebbag
De Littérature à Minotaure (1919-1933), Jean-Michel Place, 176 p. - 16 €
« Pourquoi écrivez-vous ? » Le coup aura marqué et le guet-apens, d'un genre plutôt voyou, a décidément le goût d'une époque résolue à en finir avec la « littérature ». Car c'est bien ce qui fait le fond des enquêtes surréalistes republiées par Georges Sebbag : en revenir aux hommes, à la vie même. « Que faites-vous quand vous êtes seul ? » « Le suicide est-il une solution ? » Par delà leur vertu de scandale, les enquêtes y gagnent ce tranchant, mais aussi cette candeur qui font de chacune d'elles, largement ouvertes au delà du groupe surréaliste proprement dit, comme la radiographie d'une génération. Le genre en

suit d'ailleurs le parcours, de *Littérature* à *Minotaure* : aux déclarations provocantes de mal être succèdent ainsi les affolantes énigmes de l'amour, l'aura mystérieuse de la « rencontre capitale ». Il faut se réjouir que ces enquêtes s'émancipent enfin des revues qui les ont accueillies. Elles trouveront un nouveau public, auquel elles apporteront le timbre si particulier d'hommes au plus loin du métier d'écrivain. Emmanuel Rubio

Povrésies

Jude Stefan

Jude Stefan écrit rare.

Reclus dans le pays d'Auge, il vit resserré entre deux maisons, dans sa demeure natale. Si vous vous perdez avant de trouver sa porte dans un jardin, il vous laissera chercher tout en vous observant. Chacun doit suivre son labyrinthe, trouver sa propre issue – si elle existe – et il en est de même en lisant Jude Stefan. Son œuvre résiste à l'analyse littéraire – peut-être parce qu'« on ne peut parler de poésie, mais *autour* de la poésie – qu'est-ce qu'« angoisse », « amour », « mort » ? C'est pourquoi il n'y a pas de critique en Poésie, à part des introductions anthologiques, des résumés avec citations, ou bien encore une pâture que s'offre un Universitaire pour « étudier » un cas (...). », écrit Jude Stefan. Pour autant, sa poésie s'inscrit dans une tradition, sûrement celle qui ne cesse de s'attaquer au langage, aux mots, dans un mouvement perpétuel. Il faut « détruire la fausse poésie » celle qui raconte des histoires, se débarrasser du subjectif. « La poésie doit ré-inventer de nouveaux mots, de nouvelles structures de langage, avec beaucoup d'abstraction sans céder au désir de sentimentalité. » Son recueil *Povrésies* est la première attaque portée au mot poésie, par exigence. Jude Stefan n'a pas renoncé au langage, travaille l'assemblage des mots, écrit – comme il le dit – pour échapper à l'ennui mais pas au désespoir qui l'habite. Cioran avait sûrement raison de dire « Allez voir Jude Stefan, il est pire que moi... ». Sylvie Bénard-Terquen

Le livre des 14 semaines

Sapho

La Différence, 2004.

La polyphonie Sapho

S'appeler Sapho, chanter en arabe, en espagnol, en français, passer du rock à Oum Kalthoum, des poèmes Sépharades à ceux de Mahmoud Darwich, courir la Méditerranée, en parcourir ses diagonales, ses folies, ses amours... et écrire « La seule terre que je connaisse est une poignée de paroles / Et je n'en veux pas d'autre / Passante / Si le sang est le signe de la terre / Ne m'en promettez aucune / Permettez que j'habite / Le carré du patio à Marrakech / Maison andalouse / Où le ciel est un mouchoir de temps / À soi, / Que j'en sois et seulement

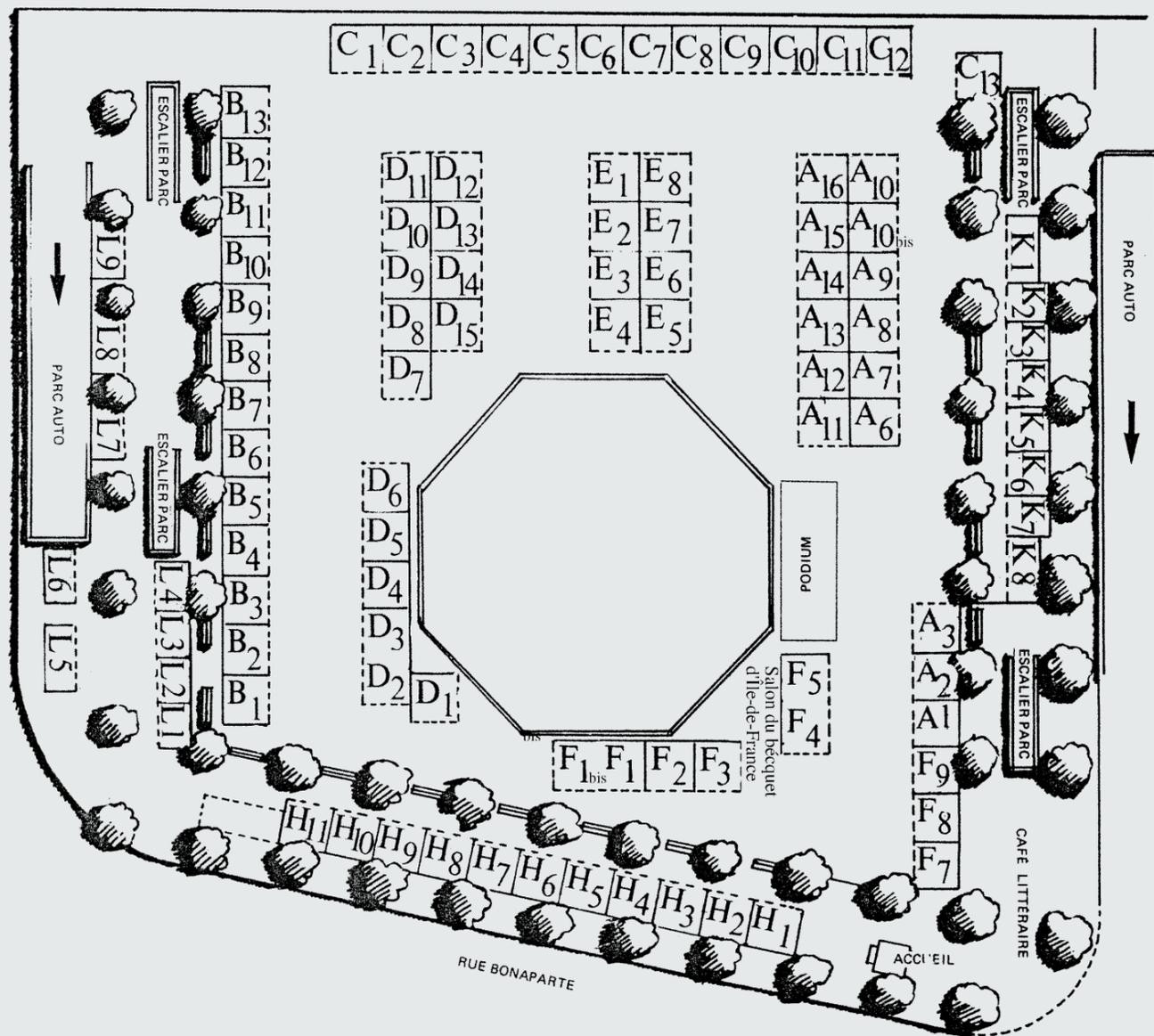


LES ÉDITEURS DU MARCHÉ

AB ANDRÉ BENOÎT ÉDITIONS **L3**
 ABSTÈME ET BOBANCE **L4**
 ACERMA **C8**
 AËNCRAGES & CO **E2/E3**
 L'AFFICHE DE POÉSIE **H10-H11**
 L'AGORA **D1**
 AL DANTE **K4**
 AL MANAR **A6**
 ALEPH-ÉCRITURE **côté H11**
 ALINÉA DÉVELOPPEMENT **F1/F1 bis**
 L'AMANDIER **F1/F1 bis**
 LES AMIS DE JEAN SULIVAN **face B10**
 LES AMIS DE RIMBAUD **L5**
 L'AMOURIER **F5**
 ANIMA MUNDI **C2**
 L'ARBRE À PAROLES **D3**
 ARCADE **A12**
 ARCHIPEL **entre D6/D7**
 ARCHIVES **A14**
 ARFUJEN **D13/D14**
 ARPA **face B10**
 ART ET LECTURES **H3**
 ART ET MAINTENANT **H3**
 ART LE SABORD **E2/E3**
 ARTALECT H3ARTCLAB **E7**
 LES ARTS VERTS DE PARIS **F1/F1 bis**
 ASALA **face E4**
 L'ATELIER CONTEMPORAIN **B11-B12**
 ATELIER DE L'AGNEAU **A14**
 ATELIER DES GRAMES **A1/F9**
 ATELIER DU GUÉ **D12**
 ATELIER DU HANNETON **L6**
 ATELIER DU POISSON SOLUBLE **côté D7**
 ATELIER LA FEUGRAIE **C6**
 PENNY ATMADJIAN **face B8**
 BABEL ÉDITEUR **A7**
 BACCHANALES **B4**
 BALIGADOO URSULA **F1/F1 bis**
 BALISES **B11-B12**
 ÉDITIONS DU BAMBOU **face A15**
 LA BARBACANE **C1**
 BARDE-LA-LÉZARDE **H9**
 BLANCHE, LE JOUR DES ARTS **C10**
 LE BLEU DU CIEL **H10/H11**
 LE BOIS D'ORION **C3**
 ÉDITIONS DU BOUT DES BORDES **A12**
 JACQUES BRÉMOND **A1/F9**
 BRÈVES **D12**
 LE BRUIT DES AUTRES **H2**
 CADEX **A1/F9**
 LE CADRATIN **B11-B12**
 LE CAHIER DU REFUGE **H10/H11**
 LES CAHIERS BLEUS **H7**
 LES CAHIERS DE POÉSIE-RENCONTRES **B4**
 CAHIERS DE VESONE **A8**
 CAHIERS DES AMIS DE PERRE BÉARN **D9**
 LES CAHIERS DU DÉTOUR **C8**
 LES CAHIERS DU SENS **H6**
 CALCRE / COSE-CALCRE **B13**
 FONDATION MAURICE CARÈME **K5**
 LES CARNETS
 DU DESSERT DE LUNE **entre D6 et D7**
 LE CASTOR ASTRAL **F3**
 CCIP **H10/H11**
 ÉDITIONS DES CENDRES **D2**
 CENTRE EUROPÉEN DE POÉSIE D'AVIGNON **A16**
 CENTRE RÉGIONAL DES LETTRES
 DE BASSE-NORMANDIE **B3**
 CENTRE RÉGIONAL DU LIVRE DE LORRAINE **K7**
 CENTRE WALLONIE BRUXELLES **D6**
 CÉPHÉIDES - SARAH WIAME **F1/F1 bis**
 LE CERF - VOLANT **face E4**
 LE CHAÎNON POÉTIQUE **B8**
 CHAMP VALLON **A13**
 CHEYNE ÉDITEUR **F8**
 CHRONIQUES ERRANTES ET CRITIQUES **A14**
 CIDÈLE **B11/B12**
 LA CINQUIÈME ROUE **F1/F1 bis**
 CIPM-CENTRE INTERNATIONAL
 DE POÉSIE DE MARSEILLE **H10/H11**
 ÉDITIONS CIRCÉ **C9**
 CIRCÉ (Organisateur du *Marché*) **F6**
 CLAIRE PAULHAN **H8**
 CLÉMENCE HIVER **C4**
 LE COIN DE TABLE **D4**

COLLECTIF MIX **A9**
 COMMUNAUTÉ FRANÇAISE
 WALLONIE BRUXELLES **D6**
 COMPACT **B7**
 LA COMPAGNIE DE L'ÉTOILE **face D13/D14**
 COMUS MOMJUS & CO **K6**
 CONTRE-ALLÉES **F1/F1 bis**
 LE CORRIDOR BLEU **A9**
 LIBRAIRIE JOSÉ CORTI **C5**
 LA COUR PAVÉE **face D10**
 CRÉAPHIS **D10**
 LA DÉLIRANTE **E5**
 DADA **C8**
 LE DAILY BUL **D5**
 DANA **F1/F1 bis**
 LE DÉ BLEU **D15**
 DÉCHARGE **D15**
 DELEATUR **D15**
 LA DÉLIRANTE **B6**
 FRANÇOISE DESPALLES **F2**
 DIDIER DEVILLEZ **B11-B12**
 FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE **B11-B12**
 LES ÉDITIONS DIATEINO **L2**
 LA DIFFÉRENCE **Salon du becquet d'Île-de-France**
 ÉDITIONS DOMENS **F7**
 LES DOSSIERS D'AQUITAINE **K2**
 LA DRAGONNE (LA) **K7**
 ÉDITIONS DU LAC **F1-F1 bis**
 DUMERCHÉZ (A.D.A.C.L) **E6**
 ÉDITIONS D'ÉCARTS **B9**
 ÉCLATS D'ENCRE **L7**
 ÉCRIRE ET ÉDITER **B13**
 LES ÉCRITS DES FORGES **H1**
 EDITINTER **D9**
 EESTI KEELE SIHTASUTUS **B3**
 EMPREINTES **B11-B12**
 EMPREINTES **face D12**
 ENCRES VAGABONDES **H2**
 LES ENNEMIS DE PATERNE BERRICHON **F1/F1 bis**
 ENTREVUES **F1/F1 bis**
 L'ENVOI **F1/F1 bis**
 LIBRAIRIE ÉQUIPAGES **F1/F1 bis**
 L'ESCAMPETTE **B11-B12**
 L'ESTRACELLE **C12**
 ESTUAIRE **F1 / F1 bis**
 L'ÉTHÉR VAGUE **B11/B12**
 EUROPE **E1**
 EXIT **H1**
 LA FABRIQUE **H3**
 FAITES ENTRER L'INFINI **H4**
 FANLAC **A8**
 FARRAGO **H10/H11**
 FATA MORGANA **F7**
 FEDEROP **B11-B12**
 FESTIVAL FRANCO-ANGLAIS DE POÉSIE **C7**
 FICELLE **K3**
 FIN **H10 / H11**
 FLAMMARION **E5**
 FOLLE AVOINE **B11/B12**
 LES FONTAINIERS **F1 / F1 bis**
 FORMULES **H3**
 FORNAX **Salon du Becquet d'Île-de-France**
 FPC **H3**
 GALLIMARD **D11**
 ÉDITIONS TANGUY GARRIC **E8**
 GAZ MOUTARDE **H1**
 GENESIS **A11**
 GIRAUD DANIEL **face E5**
 GLYPHE ET BIOTEM **F1/F1 bis**
 GRADHIVA **A11**
 GRAND OCÉAN **C10**
 GRÈGES **face B11**
 L'HARMATTAN (L') **C11**
 HASEKURA TAKAKO **entre D6-D7**
 HERMAPHRODITE **K7**
 HÉROS LIMITE **C5**
 L'HEXAGONE **A10 bis**
 LES HOMMES SANS ÉPAULES **Face A14**
 HUMA **B3**
 LES HUMEURS DE XERO **Face E6**
 IMPRIMERIE D'ALSACE-LOZÈRE **E8**
 L'IMPROVISTE **F1/F1 bis**
 INCIDENCES **E7**
 INDIGO & CÔTÉ-FEMMES **face E7**
 INSTITUT ESTONIEN EN FRANCE (Eesti Instituut) **B3**

L'INVENTAIRE **C4**
 ÉDITIONS SAUVAGE ISABELLE **F1/F1 bis**
 JANUS **F1/F1 bis**
 JAVA **K4**
 JOCA SERIA **D15**
 JOURNAL DU BOUT DES BORDES **A10**
 JOURNAL D'UN JOUR **H9**
 LE JOURNAL LITTÉRAIRE **L7**
 JUNGLE **F3**
 KICKSHAWS **B5**
 'L **A1/F9**
 LAC ÉDITIONS **F1/F1 bis**
 ÉDITIONS LANORE **A16**
 ÉDITIONS DU LAQUET **D3**
 LETTRES VIVES **D13/D14**
 LÈVRES URBAINES **H1**
 LIBELLÉ **côté A11**
 LIBERTÉ **E2**
 LIBRAIRIE DES PRÉS **F1/F1 bis**
 LIBRAIRIE ESPAGNOLE DE PARIS **F4**
 LA LICORNE AILÉE **face D13/D14**
 LINÉA **L7**
 LIS et PARLE **F1 / F1 bis**
 LIVRES OUVERTS Libros abiertos **face E7**
 LE LOUP DE GOUÏTIÈRE **K1**
 LE MÂCHE-LAURIER **E1**
 ÉDITIONS DE MAILLETARD **F1/F1 bis**
 LA MAIN DE SINGE **A13**
 LA MAISON CLOSE **K7**
 MAISON DE LA POÉSIE **F5**
 MAISON DE LA POÉSIE D'AMAY **D3**
 MAISON DE LA POÉSIE NORD-PAS-DE-CALAIS **C12**
 MAISON DE LA POÉSIE RHÔNE-ALPES **B4**
 MAISON DE POÉSIE **D4**
 MAISON DES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS
 ET DES TRADUCTEURS **E1**
 MANGO **C8**
 L. MAUGUIN **F1/F1 bis**
 MÉDIATHÈQUE MUNICIPALE
 DE CHAMPIGNY-SUR-MARNE **B8**
 MEET **E1**
 MELVILLE **H10/H11**
 MÉMOIRE VIVANTE **face D9**
 MERCURE DE FRANCE **D7**
 JOANNA MICO **F1/F1 bis**
 MIDI, TRÉSORS RETROUVÉS **A14**
 MIHALY **B11/B12**
 JEAN-PIERRE MIMIAGUE **F1/F1 bis**
 HENRI MONNIER **L8**
 ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE **F2**
 MOTUS **D8**
 ÉDITIONS MULTIPLES **D9**
 MUSÉE - BIBLIOTHÈQUE ARTHUR RIMBAUD **K6**
 N & B **B11/B12**
 NAHUJA **A1/F9**
 NIOQUES **K4**
 NOËSIS **H3**
 NOROÏT **E2**
 LE NOUVEAU RECUEIL **A13**
 LE NOUVEL ATHANOR **H6**
 NOUVELLE TOUR DE FEU **L1**
 NU(E) **C1**
 OBSIDIANE **E1**
 LES OCTAVIENNES **Face D8**
 ÉDITIONS DE L'CEIL **A10**
 OFFICE CULTUREL DE L'AMBASSADE
 D'ESPAGNE **F4**
 ÉDITIONS OLION **B3**
 ARMAND OLIVENNES **face D8**
 ON **A9**
 OPALES **B11-B12**
 OSTINATO RIGORE **A11**
 PAPILLES **C11**
 PARADE SAUVAGE / VERLAINE **K6**
 PARANT & CIE (JEAN-LUC) **A10**
 PARC (PROMOTION ET ARTS & CULTURE) **H9**
 LA PAROLE ERRANTE **A9**
 LA PART DES ANGES **F1/F1 bis**
 PAS **F1/F1 bis**
 PASSAGE D'ENCRES **D2**
 PASSEPORT **A13**
 LE PASSEUR **A13**
 GENEVIÈVE PASTRE **face D8**
 PAUPIÈRES DE TERRE **H8**
 PAVUPAPRI **côté D7**



LES ÉDITIONS DU PERCE-NEIGE **L9**
 LES PETITS CLASSIQUES DU GRAND PIRATE **K3**
 ÉDITIONS PHI **E4**
 JEAN-LOUP PHILIPPE **F1/F1 bis**
 PHONOS **H3**
 ÉVELYN PIAT **F1/F1 bis**
 JEAN-MICHEL PLACE **A11**
 PLASTIK **D10**
 POÈMES EN GROS et 1/2 GROS **face D8**
 POÉSIE 2004 **F5**
 POÉSIE PREMIÈRE **D9**
 POÉSIE SUR SEINE **face E3**
 POÉSIE-RENCONTRES **B4**
 LA POLYGRAPHE **B7**
 LA PORTE DES POÈTES **A15**
 POSSIBLE IMAGINAIRE **B9**
 PRÉ # CARRÉ **entre D6-D7**
 PRÉAU DES COLLINES **F1/F1 bis**
 PRÉTEXTE **face B11**
 PRINTEMPS DES POÈTES **A3**
 PRIS DE PEUR **A19**
 PROPOS 2 ÉDITIONS **face B8**
 ANNICK PRUVOT **face B9**
 LOÏC HERRY **D8**
 LE QUATRE DE CHIFFRE **D10**
 LIBRAIRIE-GALERIE RACINE **face A14**
 ANDREA RAFAEL **F1/F1 bis**
 RENCONTRES **E7**
 RENCONTRES AVEC JEAN SULLIVAN **face B10**
 RESSOUVENANCES **face E2**
 LA REVUE DE BELLES LETTRES **B11/B12**
 LA REVUE DES DOSSIERS D'AQUITAINE **K2**
 REVUE D'ESTHÉTIQUE **A11**
 RIMBAUD VIVANT **L5**
 ROUGIER V. ÉDITIONS **K3**
 RUE DES POÈTES **D8**
 LE SABORD **H3**
 ÉDITIONS DE SAINT-MONT **L7**
 LA SAPE **F1/F1 bis**
 SCHERZO **face B11**
 ÉDITIONS SEGHERS **D7**
 SÉMAPHORE **B11/B12**

SÉQUENCES **C6**
 LES ÉDITIONS SIGNUM **C3**
 SINGE **K7**
 SOCIÉTÉ DES AMIS DE LOUIS ARAGON
 ET ELSA TRIOLET **H4**
 SOCIÉTÉ DES POÈTES FRANÇAIS **D1**
 ÉDITIONS SOLEIL NATAL **L1**
 SONART **H3**
 SORGUE **C3**
 SORIANO ANTOINE **F4**
 SPECTRES FAMILIERS **H10/H11**
 SYLLEPSE **A9**
 TARABUSTE **C13**
 LE TEMPS DES CERISES **H5**
 LE TEMPS QU'IL FAIT **B11/B12**
 THÉLÈME **face A10**
 ÉDITIONS THÉODORE BALMORAL **D8**
 TIPAZA **A7**
 LA TRADUCTIÈRE **C7**
 TRANSGNUM **C7**
 TRAVERSIÈRE **B1**
 TRIAGES **C13**
 TRIPTYQUE **A10**
 TUUM (EDITIONS) **B3**
 TYPO **A10 bis**
 ÉDITIONS UNES **B2**
 UNION DES ÉCRIVAINS
 GRENOBLE DAUPHINÉ-SAVOIE **B4**
 ISABELLE VAHA **F1/F1 bis**
 LE VEILLEUR **F1/F1 bis**
 VENTS D'AILLEURS **F1/F1 bis**
 VERDIER **C5**
 VERLAINE **K6**
 VIGÍA **A3**
 GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE **A10 bis**
 VIRGILE / ULYSSE FIN DE SIÈCLE **C11**
 VLB ÉDITEUR **A10 bis**
 VOIX **F2**
 VOIX D'ENCRE **D12**
 LA VOIX DU REGARD **C10**
 WILLIAM BLAKE AND CO **B11/B12**
 XÉROGRAPHES **face E6**

des LETTRÉS marché

Marché des Lettres est un journal
 publié par CIRCÉ, association loi 1901
 Siège social : 12 rue Pierre et Marie Curie
 75005 Paris France

Bureaux : 3 rue Lhomond 75005 Paris France
 Tél. (00 33) (0)1 44 32 05 95
 Fax : (00 33) (0)1 44 32 05 91
 e-mail : mdlp@jmplace.com

Directeur de la publication : Jean-Michel Place
 Rédacteur en chef : Arlette Albert-Birot
 Secrétaire de rédaction : Vincent Gimeno
 Direction artistique et maquette :
 Michel Mousseau, Stéphan Nave

Ont collaboré à ce numéro : François-Jean Authier,
 Sylvie Bénard-Terquen, Zéno Bianu, Julien Blaine,
 Élodie Bouygues, Mireille Calle-Gruber,
 André Chabain, Thierry Clermont, René Depestre,
 Jacques Douté, Guy Durlat, François-Michel
 Durazzo, Frankétienne, Patrice Gauthier,
 Hubert Haddad, Maria Angeles Hermosilla Alvarez,
 Loïc Herry, Joëlle Jean, Yves Jouan,
 Nathalie Jungerman, Anneli Kavalid, Zsuzsa Kis,
 Hughes Labrusse, Sofiane Laghouati, Sandrine
 Marcillaud-Authier, Frédérique Martin-Scherrer,
 Pierre Mertens, Jean Migrenne,
 Joëlle Pagès-Pindon, Eugénie Prévert,
 Dominique Ranaivoson-Hecht, Jérôme Rémy,
 Laurine Rousselet, Emmanuel Rubio,
 Amadou Lamine Sall, Fabio Scotto,
 Georges Sebbag, Anne Stell, Olivier Umhauer,
 Ursula Vian Kübler, Marie-Claire Zimmermann
 Un supplément huit pages « poètes espagnols »
 offert avec *Marché des Lettres* n° 4

A3 *Journal des arts* : offert à épuisement des stocks
 Achevé d'imprimer chez Roto-Champagne, France
 © CIRCÉ, 2004 www.marchedelapoesie.com

locataire», ainsi entrer tout naturellement
 en poésie, avec une liberté, une spon-
 tantéité que le carcan d'une structure
 chiffrée (réminiscence Kabbaliste ?) ne
 parvient pas à emprisonner, bien au
 contraire, jouer des contraintes pour
 mieux libérer des tendresses, des colères,
 des petits désespoirs (qui parfois peuvent
 engendrer de grand poèmes : « Ils sont
 venus de la mer, des algues / Des poissons
 étranges et d'autres corps : / La peau est
 un désert planté d'étranges touffes /
 Crevassé tant de fois ») : comme dans
 sa vie, hors de toute chapelle, Sapho
 impose – avec une touchante, car réelle,
 modestie – une voix libre et tremblante,
 adolescente et mûre : un chant (une
 « saphonique » ?) qui berce un imaginaire à
 la fois étrange et familier.

Marc Delouze

mentaire, l'instantané, le fugitif suspendu.
 La mise en page, fruit du questionnement
 passionné d'Yves Peyré sur le rapport de
 l'écriture et de la peinture, fait dialoguer
 deux arts, le poétique et le graphique,
 grâce aux dessins de Jean Capdeville.
 Tâches et courbes, paquets d'encre et
 finesse du trait offrent un contrepoint
 plastique au poème. Voilà conciliés, une
 nouvelle fois, peinture et musicalité, parole
 et silence.

Sandrine Marcillaud-Authier

L'Écart Issolud suivi de Agalmata

Jean-Pierre Lassalle
 MCP Toulouse - 13 €

Jean-Pierre Lassalle, chevalier surréaliste
 On sait que Jean-Pierre Lassalle a réédité
L'Allusion, un poème érotique-voilé de
 Papillon de Lasphrise (1555-1599) et qu'il
 a fait de précieuses découvertes sur Isidore
 Ducasse et *Les Chants de Maldoror*. En
 2001, ce poète rare a publié, sous le
 titre *L'Écart Issolud suivi d'Agalmata*, d'une
 part ses derniers poèmes, qui ne cachent
 pas qu'ils sont hermétiques, et d'autre
 part un ensemble de poèmes graphiques,
 dessins, collages, datant des années 1957-
 1960. Il y a dans cette simple juxtaposition
 une grande puissance et une belle surprise.
 En examinant les images et les documents
 d'il y a plus de quarante ans on découvre
 diverses cartes postales drolatiques ornées
 d'une vignette galante que le jeune
 étudiant d'alors s'adressait à lui-même.
 Toujours de la même époque, un texte
 intitulé « Manifesto » témoigne de l'en-
 gagement de Lassalle dans le groupe
 surréaliste ou plutôt dans la chevalerie
 surréaliste : « Mais la civilisation nouvelle
 sera sans classes si elle sait s'ordonner
 (s'ordonner) en sodalités. / La sodalité est
 une puissance poétique souveraine. [...] André
 Breton aurait pu et dû devenir
 l'Enfantin ou le Maître des temps
 nouveaux. [...] je les vis ce soir-là tous les
 six : Ducasse, Jarry, Roussel, Artaud, Breton,
 et le Grand Patagon. »



L'Horizon du monde

Yves Peyré
 Fata Morgana, 2003, 58 p. - 10,45 €

Yves Peyré est une figure bien installée
 dans le champ littéraire. Sa présence s'est
 notamment traduite par son rôle au sein
 de *L'ère des vents*, revue fondée et animée
 par lui (1978-1987), puis par ses fonctions
 de conservateur de la bibliothèque lit-
 téraire Jacques Doucet. Polygraphe, il a
 publié à ce jour une vingtaine de livres,
 en particulier sur Mallarmé (1998), Michaux
 (1999) et du Bouchet (1999). Dans la lignée
 des poètes dont il étudie le cheminement,
 son œuvre de création (*Les Leçons de la
 lumière*, 1992 ; *La Distance essentielle*,
 1993 ; *Récit d'une simple saison*, 1995),
 bouleverse les frontières habituelles du
 textuel dans une exploration fiévreuse
 et vertigineuse du visible et du dicible.
 Voici peu paraissait son dernier ouvrage,
L'Horizon du monde.

La métaphore éponyme donne une per-
 spective, une amplitude, un relief. Cette
 étendue verbalisée qui s'offre, c'est une
 ligne, une ligne de la main, une ligne d'é-
 criture. À la fois proche et lointaine,
 perceptible et intouchable. Infinie. Le
 regard du poète y embrasse l'univers dans
 sa totalité, et la voix conte l'histoire
 mythique de qui cherche sa voie, sonde
 l'originaire, entre maux et mots. Quand la
 poésie devient cosmique, visionnaire et
 sensuelle, quand le poète célèbre les
 noces de l'homme et de la nature, alors
 s'établissent des correspondances secrètes
 entre les éléments, minéraux ou végétaux,
 solides ou liquides, aériens ou flamboyants.
 Là, tout n'est que mouvement et tour-
 billon, murmures, cris et oraison.
 Un chant s'élève, ample et souple. Le
 compositeur choisit le prosimètre : prose
 et vers alternent, se répondent. Le lecteur-
 interprète, dès lors acteur de sa / ses
 lecture(s) et navigateur autonome, peut
 opter pour la linéarité, épousant l'œuvre
 dans le flux de son *horizontalité* ou donner
 des coups de sonde, préférer le frag-

Jean-Pierre Lassalle qui a rêvé d'une che-
 valerie surréaliste a médité depuis
 longtemps la parole de Breton du *Second
 manifeste* : « JE DEMANDE L'OCCULTATION
 PROFONDE, VÉRITABLE DU SURRÉALISME. »
 Le poète-chevalier ne se barricade pas
 dans sa citadelle, il reste sur ses gardes à
 l'écart du grand nombre. L'« écart absolu »
 de Charles Fourier, comme l'écart du Puy
 d'Issolud propre à Lassalle, proposent des
 perspectives renversantes. Ils entendent
 nous délivrer un sauf-conduit pour aiguiser
 notre parole ou notre langue dans un
 nouveau monde amoureux. Cependant,
 pour pénétrer dans la principauté du
 poète toulousain, il faudra être fier,
 intrépide, courageux et se munir à l'oc-
 casion d'un dictionnaire de mots rares
 et précieux et d'un lexique grec.
 Quelques titres puisés ici et là nous
 donnent l'eau à la bouche : « Club otarie »,
 « Poisson de l'œil », « Créosote », « Vu du
 créneau », « Absconse », « Lèche encrue »,
 « Le dé à foudre », « Peu ou proue »,
 « Aimée de louve sienne ». À défaut de
 citer tout le poème « Club otarie », en
 voici le départ, un entre-deux et le finale :
 « J'étais ouvrier de classifications. Il n'y a
 pas de sot métier. [...] poseur de lichens
 sur les boules d'escalier, gréeur de
 semaques, dépanneur de libellules, strig-
 gilleur de platanes, grand inspecteur des
 menthes, peigneur de carafes, gardien de
 nénufar, consolateur de gonds [...] Il n'y a
 pas de mot setier. Rangez vos bugles et
 vos achillées, il suffit d'un flamboyant pour
 gouverner les otaries. »

Georges Sebbag

MARCHÉ DES INFOS

22^e de la
marché **POÉSIE**
SIE

Le dernier festival®

Ainsi est cette histoire : toujours marginalisée, et sauf cas exceptionnel, jamais historisée...

Pourtant féconde dans l'accouchement : de Rauchenberg à Beuys, de Fluxus aux Actionnistes-Viennois, du Pop-Art à la Poésie Visuelle et Sonore, du Happening à l'Agit-Prop...

Et on en retient que ceux qui s'en échappent : Vostell, Kaprow, Long, Brothers, etc. ou qui en meurent : Luca, Vigo, Filliou, Spatola & tant d'autres.

Ainsi est cette histoire : plus de trente ans de clandestinité, féconde dans l'invention des artistes contemporains célèbres. Ainsi est cette histoire : absolument internationale.

Ainsi est cette histoire : alimentée par mille revues, nourrie par des dizaines d'anthologies, des centaines de livres et de nombreuses expositions.

Ainsi est cette histoire : en train de finir, si ce n'est achevée...

Le VAC¹ avait donc décidé, naguère, d'organiser une exposition et des rencontres avec deux à trois générations des artistes de la *performance* toutes origines confondues, origines disciplinaires et origines géographiques pour le *dernier festival*®.

L'invitation fut lancée à tous les artistes et poètes de la *performance* ceux qui pratiquent la *poésie en chair & en os* ! Et qui, non seulement sont des artistes importants de cette poésie, mais aussi des *ambassadeurs*, c'est-à-dire ceux et celles qui organisent dans leurs pays des festivals, des rencontres, des livres, des expositions et des revues pour montrer chez eux ce qui se passe ailleurs puis par leur identité nomade et planétaire montrer ailleurs ce qui se passe chez eux. Ce fut une belle réussite d'ainsi ouvrir ce siècle et ce millénaire par ce *dernier festival* : un catalogue indispensable² (qui permet d'entrer dans tous les secteurs de l'*art-action* et de la *poésie-action* par deux portes : soit celle des mouvements - happening, fluxus, poésie élémentaire, etc. -, soit celle des zones géographiques Japon, Canada, France, etc.) fut édité suivi d'un CD³, lui aussi, à la reconquête de l'histoire de cette poésie en chair et en os, notre histoire de la deuxième moitié du XX^e siècle.

JULIEN BLAINE

1. Ventabren Art Contemporain
13122 Ventabren
ventabrenartcontemporain@yahoo.fr
2. Art-Action, éditions Inter Québec-Canada
3. Le dernier Festival Éditions NèPE

Festival Les Boréales Plate Forme de création nordique proposé par le Centre régional des Lettres de Basse-Normandie

Le festival d'art et de littérature nordiques, *Les Boréales de Normandie*, a été créé en 1992 avec l'aide du Département d'études nordiques de l'université de Caen. Cette manifestation a bénéficié des compétences des enseignants de langues nordiques et de leur travail de traduction littéraire.

Originellement dédié à la littérature des cinq pays nordiques, le festival s'est ouvert aux autres domaines artistiques, permettant de découvrir des écrivains, musiciens, photographes, chorégraphes, acteurs et plasticiens de Danemark, Finlande, Islande, Norvège et Suède.

Les Boréales de Normandie ont dès lors multiplié des partenariats avec les structures culturelles de la région.

De 1992 à 1996, les organisateurs du festival ont souhaité distinguer les identités nationales des cinq pays (Danemark, Finlande, Islande, Norvège et Suède) en les conviant successivement. À partir de 1997, le festival est devenu thématique présentant les aspects contemporains de la culture nordique. Désormais et depuis 1999, il est proposé et organisé par le Centre régional des Lettres de Basse-Normandie avec le soutien constant de ses différents partenaires nordiques et français.

Chaque année au mois de novembre, le festival *Les Boréales* se présente comme une plateforme ouverte sur la création artistique des cinq pays nordiques.

Écrivains scandinaves et français dialoguent le temps d'un week-end, signent leurs ouvrages et rencontrent le public. Les auteurs nordiques se déplacent également dans des établissements scolaires et bibliothèques de Basse-Normandie.

Outre le pôle littéraire, naturellement accompagné et complété par des événements tels que des pièces de théâtre ou des séances de lectures, le festival présente de nombreuses manifestations ; ainsi danse, cinéma et vidéo, expositions,

concerts, performances et spectacles vivants se succèdent pendant une dizaine de jours à Caen et en Basse-Normandie.

2002, 2003, 2004, un cycle baltique (Estonie, Lituanie, Lettonie)

Si les éditions 2002 et 2003 du festival avaient permis de découvrir l'Estonie, la Lituanie et les liens qui les unissent aux pays nordiques, *Les Boréales* 2004 prolongeront cette perspective et proposeront une programmation lettone. Très liés aux pays scandinaves de par leur histoire, l'Estonie, la Lituanie et la Lettonie sont des pays encore mal connus du grand public mais leur entrée dans l'Europe élargie au 1^{er} mai 2004 va modifier cette situation.

La Lettonie, située sur la rive orientale de la mer Baltique, est l'un des trois États baltes, encadré par les deux autres, la Lituanie au sud et l'Estonie au nord. République soviétique jusqu'en 1991, elle a aussi des frontières à l'Est avec la Russie et la Biélorussie.

Du 19 au 27 novembre 2004, le public pourra découvrir les principales figures de la scène artistique de Riga. L'écrivain Nora Ikstena viendra présenter l'anthologie de nouvelles lettones qui sera publiée à l'occasion du festival aux Presses Universitaires de Caen. Le compositeur Peteris Vasks sera à l'honneur pour un concert hommage. Enfin, le cinéma de Lettonie ne sera pas oublié avec une rétrospective intégrale de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein ainsi qu'un coup de projecteur sur les studios d'animation Rija et Animacijas Brigade récemment nominés aux Oscars pour leur travail sur *Les Triplettes de Belleville*.

Concours Canards à vos plumes

« Canards à vos plumes » est une association culturelle (loi 1901) créée par Ginou Alexandre et reprise en 2004 par Vivianne Jouet (dite Anne Stell). L'objectif en est de favoriser l'expression écrite (prose et poésie) chez les enfants et les adolescents, de valoriser la lecture et l'écriture par le biais de pratiques individuelles ou en ateliers menés par des enseignants et / ou des poètes motivés avec parfois des visites d'auteurs (tel Jean Mambrino à La Courneuve). Le but du concours est de récompenser par divers prix les écrits les plus méritants. Les candidats sont classés en catégories d'âge (6-7 ans, 8-9 ans, 10-11 ans, 12-13 ans, 14-15 ans)

De nombreux prix (environ 50 % du nombre des participants) sont attribués : 1^{er}, 2^{es}, 3^{es} prix, diplômes d'honneur et diplômes de participation pour les classes.

Le jury est composé de poètes, peintres, enseignants, bibliothécaires.

La remise des prix a lieu chaque année à la Société des Gens de Lettres un mercredi de juin (cette année, le 2 juin). Le prochain concours national sera ouvert du 15 janvier au 15 mars 2005. Le règlement sera disponible dès le 1^{er} septembre (joindre une enveloppe timbrée pour la réponse) à l'adresse



indiquée ci-dessous :

Canards à vos plumes
c/o Madame Jouet
2, boulevard Pasteur
93120 La Courneuve

CRL et Poésie

Le Centre régional des Lettres de Basse-Normandie, situé à Caen, est une association loi 1901 dont l'une des principales missions est d'organiser des rencontres littéraires et de favoriser la publication d'ouvrages. C'est ainsi que de nombreux poètes sont régulièrement invités dans notre région pour des lectures, des performances, des compositions, des rencontres. C'est un fait : la poésie a du mal à trouver son public et son lectorat. Les pouvoirs publics, au travers des associations qu'ils soutiennent, ont un rôle à jouer pour provoquer, encourager toute initiative pour mieux faire connaître les poètes et les aider à être publiés. Singularité du CRL de Basse-Normandie : il coédite avec les éditions de l'Inventaire une collection de poésie bilingue intitulée « D'autres lieux » ; une belle initiative d'un poète caennais. C'est en croisant les compétences et les lectures qu'une structure comme le CRL de Basse-Normandie contribue à l'édition et à la promotion de la poésie.

SYLVIE BÉNARD

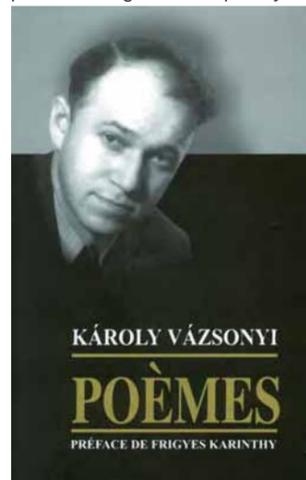
Programme de l'Institut Hongrois de Paris

Vendredi 25 juin

Poètes d'autrefois, poète de l'avenir
À l'occasion du *Marché de la Poésie*, l'Institut Hongrois programme des soirées poétiques. Cette année, nous passerons plus de temps en compagnie des poètes,

d'abord avec Zoltán Móra, 21 ans, puis avec Károly Vázsonyi, disparu à 33 ans en 1945, à Budapest, poèmes chantés du premier grand poète de la littérature hongroise, Bálint Balassi, mort au combat contre les Turcs à 40 ans, en 1594.

À 17 heures 30 : Un recueil de poésie, publié en Hongrie en 2001 par le lycée



Bibó István de Kiskunhalas, a été réimprimé un an après à 400 exemplaires. Chose peu habituelle, même en Hongrie où la poésie a encore une place privilégiée. Le lycée a donné cette première chance à un jeune garçon de 17 ans, élève d'un lycée hongrois de Transylvanie (Roumanie). Zoltán Móra commence d'écrire des poèmes et des nouvelles dès l'âge de 14 ans ; depuis il a obtenu de nombreux prix littéraires et poétiques, et il prépare son deuxième recueil. Il vient de loin pour dire ses poèmes. Il est accompagné par Ágnes Molnár, à l'époque élève au lycée de Kiskunhalas qui a fait les illustrations du recueil.

À 18 heures 30 : Né en 1912 à Budapest,

Károly Vázsonyi se voit contraint d'abandonner ses études universitaires pour diriger le magasin de chaussures de son père. Son premier recueil de poèmes paraît en 1935 avec une préface du grand écrivain, Frigyes Karinthy. Pendant la guerre, il publie deux autres recueils. Károly Vázsonyi et sa femme, Olga Déry, la muse de ses poèmes d'amour ont disparu le 4 janvier 1945 à Budapest. Un volume réunissant les poèmes parus de son vivant, et vingt-cinq autres posthumes, est édité en hongrois en 2001. Georges Kassai en a adapté un choix en français en 2003.

À 20 heures : Bálint Balassi (1554-1594), né et mort dans une Hongrie déchirée par l'empire turc et celui des Habsbourg. Dans sa propre vie il connaît aussi tous les extrêmes : soldat valeureux, mais parfois un peu brigand, amoureux galant de femmes mariées, mais le moment venu épousant sa cousine pour sa dot. Pour les Hongrois il est avant tout poète, le premier grand de la littérature hongroise. Si aujourd'hui sa poésie n'est pas enfermée dans des histoires littéraires poussiéreuses, est toujours vivante, c'est grâce, entre autres à Tamás Kobzos Kiss. Le chanteur, né à Debrecen, s'est très vite intéressé à la musique traditionnelle, à la musique ancienne hongroise et européenne et a gardé son goût pour la littérature. Depuis 25 ans il a parcouru le monde avec sa guitare et son luth, a donné plus de cent concerts en France avec Michel Montanaro dans les années 80, a joué dans la création de Josef Nadj, *La Mort de l'Empereur*. Ce soir il chante Balassi.

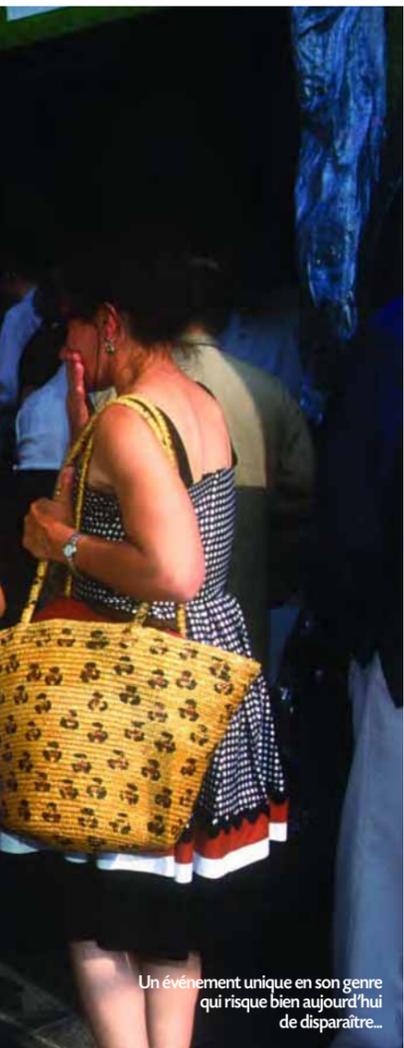
Institut Hongrois de Paris
92 rue Bonaparte 75006 Paris

ADHÉREZ À LA SOCIÉTÉ
DES AMIS DE VICTOR HUGO

Un site :
www.victorhugo.asso.fr

Une note d'information
hebdomadaire
Un bulletin annuel
L'Écho Hugo.
Débats, films,
conférences,
rencontres,
colloques, tarifs
réduits à de nombreux
spectacles et
expositions.

Pour tous renseignements :
Stand CIRCE, F6 ou
Société des Amis de Victor Hugo
69, rue Emeriau, 75015 Paris
amis_victor_hugo@voila.fr



Un événement unique en son genre qui risque bien aujourd'hui de disparaître...

AVRÈRE NOÛEN

Une exposition, un essai, un colloque

Lire la peinture, voir la poésie
Jean Tardieu et les arts plastiques

Jean Tardieu, sa vie durant (1903-1995), a manifesté pour la peinture un goût passionné. Voici un poète qui, tout en se vouant aux arts du langage, n'a cessé d'envier aux arts plastiques leur capacité à faire sens tout en se passant de la parole. Ainsi l'approche de la peinture par des mots est-elle une entreprise paradoxale qui le pousse vers des expérimentations de plus en plus singulières. Peu de poètes ont mené dans ce domaine une recherche aussi obstinée ! Fils du peintre Victor Tardieu, Jean Tardieu a eu le rare privilège d'apprendre à aimer la peinture en la voyant se faire au

Un essai Une exposition Un colloque

Jean Tardieu

ESSAI

Lire la peinture, voir la poésie
Jean Tardieu et les arts
Frédérique Martin-Scherrer
IMEC éditions
Septembre 2004

EXPOSITION

Jean Tardieu et ses amis peintres
Musée des Beaux-Arts de Caen
14 octobre 2004 - 16 janvier 2005

COLLOQUE

Poésie et peinture
Hommage à Jean Tardieu
15 et 16 octobre 2004
Musée des Beaux-Arts de Caen
IMEC abbaye d'Ardenne

jour le jour. L'émerveillement ressenti en voyant peindre son père ne s'est pas éteint avec l'âge adulte : il s'est reporté sur l'œuvre de ses grands contemporains, avec lesquels il a développé des liens d'amitié durables. Bien des œuvres sont nées de ces relations confraternelles.

À travers cette démarche exemplaire se dégagent les deux grandes tendances qui, de manière plus générale, parcourent ce champ spécifique de création littéraire : tantôt la poésie cherche à capter dans les mots la peinture, tantôt elle s'empare de la dimension plastique en acquérant une dimension visuelle. Dire le tableau le transforme en objet à lire, l'imiter transforme le poème en objet à voir : en rapprochant les écrits de Jean Tardieu des œuvres qui les ont inspirés, l'exposition, programmée au musée des Beaux-Arts de Caen du 14 octobre 2004 au 16 janvier 2005, entend illustrer les interactions entre poésie et peinture au XX^e siècle.

Deux parcours distincts, l'un centré sur le tableau, l'autre sur le texte, rendent visible cette double démarche. Le premier, intitulé « Poésie et peinture », présente une trentaine de toiles de Bazaine, Villon, Hartung, Szenès, Vieira da Silva, de Staël et Dubuis comme les sources possibles des « Figures et non-figures » de 1969, ainsi que diverses formes de « poèmes à voir » (80 pièces). Le deuxième, « Texte et image », met l'accent sur le processus de création aboutissant à ces objets communs que sont les livres illustrés, en confrontant les écrits aux œuvres plastiques (Dufy, Wols, Vieillard, Ernst, Alechinsky, Busse...) dont certaines ont été conçues spécialement pour l'exposition (Cortot, Bury, Kern, Herel). À paraître aux éditions de l'IMEC, un essai abondamment illustré : *Lire la peinture, voir la poésie*. Jean Tardieu et les arts plastiques, par Frédérique Martin-Scherrer, commissaire de l'exposition, accompagnera cette manifestation. Après avoir dans un premier temps évoqué la figure de Victor Tardieu et retracé le parcours de l'œuvre, ainsi que l'histoire des relations de Jean Tardieu avec ses amis peintres, elle propose une typologie des écrits poétiques relatifs aux arts à travers une analyse des œuvres du poète.

L'inauguration de l'exposition sera suivie d'un colloque, « Poésie et peinture, hommage à Jean Tardieu », les 15 et 16 octobre 2004. Des historiens d'art, des poètes, des artistes, des professionnels du livre échangeront leur savoir et leur expérience.

Ce triple événement n'a qu'un but : inciter à découvrir ou à redécouvrir les très beaux textes que Jean Tardieu a consacrés à la peinture.

Parmi tous les poètes qui se sont exprimés sur la peinture, Jean Tardieu occupe une place privilégiée. Lui-même fils de peintre, il a humé, dès l'enfance, « la bonne odeur de l'huile et des couleurs ». Sa vie entière, qui coïncide à peu près avec le XX^e siècle (1903-1995) a été « ponctuée d'images » : de ses premiers poèmes en prose sur des peintres jusqu'à ses toutes dernières



San Pedro del Pinatar.

DR

publications, il a multiplié les approches du fait artistique, en particulier de la peinture. D'abord inspiré par les peintres du passé, il se tourne ensuite vers ses contemporains, bien souvent ses amis, dont il commente ou transpose les œuvres, et avec lesquels il élabore de remarquables ouvrages illustrés. Originale et diverse, la quête menée par Jean Tardieu dans ce domaine est en même temps exemplaire d'une démarche commune à nombre d'auteurs au XX^e siècle : ses « poèmes traduits des arts » rendent particulièrement perceptibles les deux grandes tendances qui ont marqué ce champ d'investigation poétique, soit que le texte transpose en mots une œuvre picturale – *peinture à lire*, soit qu'il intègre le modèle plastique dans sa disposition graphique – *poésie à voir*. F.M.-S.

Prix Jean Follain de la ville de Saint-Lô

L'association Lire à Saint-Lô et la Médiathèque organisent le Prix littéraire Jean Follain de la ville de Saint-Lô.

Ce prix bisannuel, crée en 1989, dont l'originalité est d'être décerné sur manuscrit, récompense en 2004 un auteur de prose poétique. Le thème retenu cette année est « le temps à l'œuvre ». Il est doté de 1500 € à l'auteur et de 1000 € à l'éditeur qui le publiera. Décerné par un jury populaire, il est présidé par une personnalité du monde des lettres, connue pour son attachement à l'œuvre de Jean Follain – Michel Besnier, en 2004.

Neuf ouvrages ont été publiés depuis 1989. Les deux derniers lauréats en poésie sont Danièle Corre, en 1997 pour son recueil *L'Arbre de mémoire* (éditions La Bartavelle) et en 2002 Marie Huot pour son recueil *Absenta* (Le temps qu'il fait).

Renseignements sur le site
<http://prixjeanfollain.free.fr>
Médiathèque - 02 33 72 52 53
Place du Champ de Mars
50000 Saint-Lô

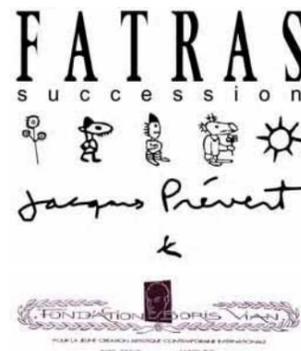
Ent'revues, Le Salon de la revue

Littérature, poésie, théâtre, cinéma, architecture, sociologie, histoire, philosophie, psychanalyse... il n'est pas un domaine de la création et du savoir qui échappe à la curiosité des revues, pas un territoire qu'elles n'explorent et ne fertilisent. Mais on le sait trop peu et bien mal car elles n'ont guère d'endroit où faire partager leurs découvertes et faire valoir leur expertise. C'est donc une forme de réparation qu'a souhaité leur proposer *Ent'revues* en imaginant un Salon de la revue : leur offrir une vitrine à elles et rien qu'à elles, leur dresser une tribune éphémère où elles peuvent faire partager leur travail, faire entendre les auteurs qu'elles aiment et les écritures qu'elles

accompagnent.

Ainsi donc, depuis 14 ans elles tiennent Salon, et durant toutes ces années, elles n'ont pas pris une ride. Elles sont toujours aussi ardentes et inventives, sérieuses et conviviales. Et les 10 000 personnes qui viennent à leur rencontre pendant les deux jours du Salon témoignent qu'elles sont moins seules qu'elles ne le pensent souvent.

Elles seront donc à nouveau plus de 500 revues, venues de toute la France et d'autres pays (Belgique, Québec, Espagne, Israël...) à donner rendez-vous pour la 14^e édition de leur Salon, les 16 et 17 octobre prochains, à l'Espace des Blancs-Manteaux (48 rue Vieille-du-Temple 75004 Paris). Deux jours de « Lire en Fête » pour faire la fête aux revues, deux jours rythmés par plus de 20 rencontres, débats, lectures et découvertes. Depuis 3 ans, les « Rencontres des revues électroniques » sont venues enrichir le Salon pour démontrer comment les revues ont su relever, avec talent, le défi d'internet, conjuguer leur créativité avec ce nouveau média. Car les revues, protéiformes et prolifiques, n'ont pas peur du futur : elles le fabriquent à leur manière discrète, fragile



mais obstinée.

ANDRÉ CHABIN

San Pedro del Pinatar, quel havre pour les poètes !

Sur la Costa cálida entre Alicante et Carthagène, au bord de cette immense lagune que forme la Mer mineure, San Pedro del Pinatar, doit son nom à une pinède où l'on chassait le sanglier. Il est l'un de ces petits ports de pêche et de piraterie de la province de Murcie qui jadis abrita Carthaginois, Romains et Arabes venus d'Afrique du nord. Fier de ses traditions, de son climat exceptionnel et de la chaleur de ses habitants, il continue sans arrogance de refuser le tourisme de masse et le béton pour offrir à baigneurs et curistes amateurs de bains de boue, la beauté inouïe de son parc naturel, peuplé de flamants roses et d'albatros, de ses immenses plages de sable fin au bord d'eaux toujours calmes. On y trouve de petits hôtels, des villas méditerranéennes sans luxe excessif et des promenades bordées de palmiers. Rien d'étonnant que les

poètes y soient accueillis avec autant d'enthousiasme chaque année par son Maire, Pedro J. Pérez Ruiz, lui-même grand amateur de poésie. Il lui est arrivé de recevoir, au cours d'un tiède hiver, quelques poètes et traducteurs désireux de travailler ensemble. Mais c'est surtout à l'occasion de la onzième édition d'Ardentísima, festival qui chaque année, sous la houlette de José María Álvarez, réunit à Murcie une centaine de poètes venus du monde entier, que San Pedro ne manque jamais de leur offrir son hospitalité : visite aux salines, découverte du parc naturel précèdent un banquet fin qui s'achève toujours par une lecture de poèmes. À cette occasion, on peut y voir le plus modeste des poètes de la région côtoyer le Coréen Ko Un ou un Cubain de première importance, mais surtout j'ai vu, massés au fond du salon, les employés du restaurant, du chef au marmiton, assister religieusement et debout, à plus d'une heure de poésie arabe, chinoise, espagnole, française et vénézuélienne. Miracle de l'intensité de la parole, sans doute ! Mais peut-être aussi l'imprégnation profonde d'une culture poétique qui n'a pas rompu tout lien avec le peuple et n'a pas couru le risque de s'enfermer, comme parfois la nôtre, dans un propos sans chair ni sang.

FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

Boris Vian et Jacques Prévert à l'honneur au Marché de la Poésie 2005 (?)

Boris Vian et Jacques Prévert, poètes français et patrimoine vivant de la poésie du XX^e siècle, ont marqué de leur empreinte indélébile les hauts lieux parisiens de Montparnasse avant guerre et de Saint-Germain-des-Près après guerre.

Deux voisins de pallier, Cité Véron, quartier général de deux poètes atypiques et dissidents.

Boris Vian en 1953, Jacques Prévert en 1955, y emménagent avec épouses et enfants. Boris vit avec Ursula Kübler, danseuse et comédienne ; Patrick, fils de Boris, les rejoindra un peu plus tard. Jacques partage sa vie avec sa femme Janine et leur fille Michelle dite Minette.

Boris Vian et Jacques Prévert sont hauts dignitaires, en la qualité de Satrapes, au Collège de Pataphysique. Des réunions s'organisent sur le toit du Moulin-Rouge qui devient « La Terrasse des Trois

Le Prix de Poésie des Jardins de Talcý 2004



présidé par
Georges-Emmanuel Clancier
a été attribué à
Danièle Corre
pour
Voix venues de la terre

Concours organisé par le Centre des monuments nationaux avec le soutien de la Région Centre au château de Talcý (Loir-et-Cher)

Satrapes » – le troisième étant Ergé, le chien de Jacques Prévert.

De Rabelais à Jarry, Boris et Jacques ont une filiation littéraire commune, et leurs écrits expriment leur âme d'enfant. Du *Conte de fées à l'usage des moyennes personnes* (1941) de Boris Vian, aux *Contes pour enfants pas sages* (1947) de Jacques Prévert, le lecteur retrouve l'amour de la création littéraire et du jeu, qu'il soit jeu sur le langage, distorsion des codes ou invention sémantique.

Jacques Prévert et Boris Vian se rejoignent également par leur caractère inclassable. Poètes, bien sûr, mais pas uniquement dans leur poésie : leur verve poétique s'exprime tout autant dans le roman, le cinéma, le théâtre, la musique, l'opéra, les collages et tant d'autres formes de création artistique, auxquelles ils se sont livrés avec un indéniable talent. Jacques Prévert écrira le rôle du cardinal pour son ami Boris dans *Notre-Dame de Paris* de Jean Delannoy en 1956, il lui dédicacera des collages et lui dédiera plusieurs textes. Boris Vian rédigea le poème *Qu'y a-t-il pour* « Jacques Prévence » dès 1948, et ne manquera jamais de partager la même humanité que son voisin et ami.

Enfin, et là n'est pas la moindre de leurs ressemblances, ils regardaient tous deux le monde avec les mêmes yeux amusés et révoltés. Car le caractère ludique de leur poésie n'efface jamais – bien au contraire – la révolte, révolte contre la guerre en général et les guerres en par-



L'équipe de Cosmopoética.



Cordoue a l'ambition de devenir la Capitale Culturelle de l'Europe en 2016, une autre occasion d'attribuer une telle distinction à une ville espagnole.

Cordoue, ville classée Patrimoine de l'Humanité, qui fut Colonie Patricia romaine et Capitale Omeya de Al-Andalus; Cordoue, fit de la tolérance et de la rencontre entre les cultures un signe d'identité, exemple de bonne cohabitation pacifique entre les personnes de religions et de sensibilités différentes. Plus de 15.000 habitants soutiennent ce projet d'avenir.

Nous désirons également pouvoir compter sur votre soutien.

Inscription sur notre page web: <http://capitalcultural2016.cordoba.es>



"En bas se trouvaient les jardins, les vergers; en bas, l'affaire Guadalquivir puis la chère ville de Cordoue, non moins illustre que Bagdad ou Le Caire, tel un complexe et délicat instrument, et autour (Averroès le savait aussi) se dilatait vers ses confins la terre d'Espagne, où il y a peu de choses, mais où chacune semble trouver sa place de manière essentielle et éternelle."

Jorge Luis Borges, "La quête d'Averroès" (*L'Aleph*), tr. F.-M. Durazzo



CORDOUE 2016
Cité Européenne de la Culture

<http://capitalcultural2016.cordoba.es>